

P.40327

Panteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE
(SEINE)

TEL. COMBAT 01 34 R. C. SEINE 28-195

27^e ANNÉE

N° 284

JANVIER 1932

LE DOUZIÈME SALON DES MÉDECINS



267

MATINÉE DE PRINTEMPS, A MONTREUIL-BELLAY
par M^{me} Marie SOURCE

CARNINE LEFRANCQ, RECONSTITUANT ÉNERGIQUE
TOUTES AFFECTIONS DÉPENDANT D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

UNE à TROIS cuillères à soupe par jour, au moment des repas

LE DOUZIÈME SALON DES MÉDECINS

Le bon Critique, a dit A. FRANCE, est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. Soyons plus modeste et disons simplement que nous allons rapporter, ici, nos impressions à propos des 350 œuvres exposées par nos 140 confrères et leurs, à l'occasion du XII^e Salon des Médecins. Nous voici donc dans la belle salle habituelle du Cercle de la Librairie, toute pimpante et rajeunie. Si nous prenons le Catalogue, à la première page, nous sommes accueillis par un superbe sonnet liminaire du Maître Chirurgien Jean-Louis FAURE, lequel est, comme chacun sait, doublé d'un aëde aux magnifiques envoies, ainsi qu'en témoigne son sonnet appelant sur nous la flamboyante clarté du divin Apollon. A la seconde page un statisticien nous apprend — les chiffres ont parfois aussi leur poésie — qu'au cours de leurs douze salons, 1.300 Médecins et paramédecins ont exposé plus de 4.000 œuvres. Quel formidable chœur de Violons d'Ingres, que va bientôt compléter celui du chœur chantant des Médecins de Paris. C'est qu'aussi, rien de ce qui est humain, y compris la douleur, n'est étranger à nos confrères.

Pour l'heure, regardons ce qu'ils ont vu, senti et traduit : en peinture, aquarelle, gravure, dessin et sculpture. Bien entendu honneur aux dames, commençons donc par elles, en signalant : de Mme AMATCHI, un *Chez nous* ; de Mme BAILLIERE, une *Vue de Montagne*, effet de neige, bien traduit ; de Mme BERTHELOT, des *Bleuets*

et des *Roses*, d'un somptueux coloris ; de Mme BIANQUIS, un agréable *Château de Lourmarin* ; de Mme BLANCHARD, de vivantes *Reines Marguerites* ; de Mme BOUILLOUD, une juste *Vision d'Orient* ; de Mme BOYER, une merveilleuse *Botte d'aïllets aux tons chauds* ; de Mme BRÉGER, d'excellents *Rochers à Quiberon* ; de Mme BRIGNON, de belles *Fleurs* ; de Mme CASTEX, une *Fileuse*, d'un art suggestif ; de Mme CATTAN, un *Intérieur d'atelier*, bien observé ; de Mme CAUSSADE, une amusant *Coin de marché* ; de Mme CHAUVOIS, un bon portrait et deux *Etudes de Mer* bienvenues ; de Mme CHRISTOPHE, aquarelliste *di primo cartello*, un *Château de Rubbins* et un *Massif du Mont-Blanc* tout en lumière et couleur ; de Mme DEROCHÉ, un séduisant *régime* ; de Mme DERVIEUX, mortes pleines de promesses ; de Mme DROUIN, un *Panier de cerises*, aux couleurs chatoyantes ; de Mme ESTRABAUT, trois solides notations de *Paysages Hollandais* ; de Mme Jean FÉLIX, un amusant portrait de *Fillette Hindoue* ; de Mme FOURNEAU-SEGOND, un séduisant *Portrait de Mme J. A.*, une grande dame octogénaire qui en a beaucoup vu ; de Mme GALLIEN-BERTHON, une *Jeune Fille berbère*, d'un métier solide et captivant ; de Mme GUGELOT, un *Intérieur* bien observé ; de Mme HUZARD, une *Abbaye d'Ourseamp* justement traduite ; de Mme LEFÈVRE, un *Port-Bail au coucher du soleil*, bien rendu ; de Mme LÉVY-ENGELMANN, de très habiles



KABYLY
Miniatüre par Mme Y. LÉVY-ENGELMANN



LADY PALMER
Litho d'après une peinture de Lawrence
par Mme Jeanne Vitoux

LA CARNINE LEFRANCQ

*enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps*



FILEUSE DU JURA
par Mme Louise CASTEX



PORTRAIT DU COMMANDANT A. V.
par M. Étienne ESCAT

La CARNINE LEFRANCQ, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —



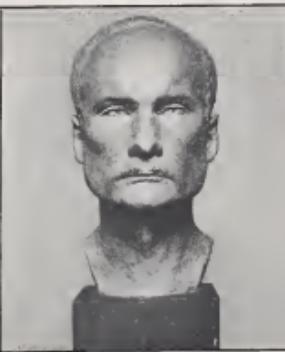
50
Pont-l'Évêque - L'ÉGLISE AU SOLEIL COUCHANT
par M. Jean BUREAU



LES ROCHERS DU CREACH, à Quessant
par M. Paul CHAVANON



LE DOCTEUR MATHIEU
Buste par M. J. BROTEL



LE DOCTEUR RAYMOND LETULLE
par Mme Raymond Letulle



LE DOCTEUR CONY
Bronze par M. André LENOIR

et vivantes *Miniatures du Maréchal Joffre*, de M. Jean Chiappe et d'une *Kabyle* et des *Oranges et Bananes*, au coloris chaud et fin; de Mme MÉROT, un jeune *Claude*, qu'elle a certes traduit avec son cœur; de Mme PERRENS-BONAMY, un *Port de Bruse*, finement nuancé; de Mme POIRAUT, une *Tour Solidor à Saint-Séren*, d'un art suggestif; de Mme RICHERT, *Trois visages*, vivants; de Mme ROLLAND, un *Cimetière à Menton*, d'un juste sentiment; de Mme SOURICE, un ravissant panneau de vues de *Saint-Florent le Vieil* et un *Matin de Printemps à Montreuil-Bellay*, notes toutes de finesse et de sensibilité; de Mme SAINT-PAUL, une *Ferme en Touraine*, prise sur le vif; de Mme THOINOT, une *Plage et des Rochers à Camaret*, d'une facture large, d'un métier solide; de Mme TOUCHARD, un *Voltaire rajeuni*, à la figure pleine et souriante; de Mme M. L. et G. VIANAY, de fines notations de l'*Exposition Coloniale*; de Mme VITOUX, *Lady Palmer*, litho d'une transcription précise autant que précieuse; de Mme M. P. WEILL, des *Zinnias*; de Mme ZICCA, un *Collioure* et une *Maison Catalane*, d'un coloris chaud et habile.

A la sculpture on remarquait d'autre part: de Mme DUBLINEAU, un charmant buste, *Laure*; de Mme LETULLE, celui de notre

aimable confrère R. Letulle, plein de vie, qui ouvre à cette jeune fille un large crédit sur l'avenir; de Mme QUINQUAUD, un buste du regretté *Maître Gley*, d'un art consommé et consacré du reste; de Mme ROCINSKY, celui du *Chirurgien P.* frappant de ressemblance; de Mme SIDLER, un *Buste d'Enfant*, riant à la vie, d'un art ému bien que solide; enfin, au titre de l'art décoratif, de Mme CHUCHE, une précieuse *Reliure* en maroquin blanc, agrémentée de deux silhouettes découpées de chirurgiens opérant.

Et maintenant, au tour de nos confrères. Voici, tout d'abord, du regretté LORTAT JACOB, un tendre *Saulchery, le matin*, où il aimait se reposer. Suivent de: M. AMYOT, deux agréables paysages; de M. BARBIÉ, des *Dahlias* et des *Pivoines*, d'un beau sentiment; de M. BERTIN, une *Eglise de Chelles*; de M. BOSC, une *Notre-Dame de la Clarté*, bien venue;

de M. BOYER, son *Village* et un *Etang Noir*, aux tons justes et fins; de M. BUREAU, une *Eglise de Pont l'Évêque* au soleil couchant, tout lumière et couleur; de M. BURDIN, un *Saint Jean*; de M. CHAVANON, des *Rochers du Creac'h à Ouessant*, où la lumière joue riche et diaprée; de M. CLERMONTHE, une *Mare aux eaux transparentes*; de M. COUTELLE, des *Vues de Chinon*, d'un



BUSTE DU DOCTEUR BALLERIN
par M. J. J. MARTEL



LA
CARNINE LEFRANCQ.
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Musculaire

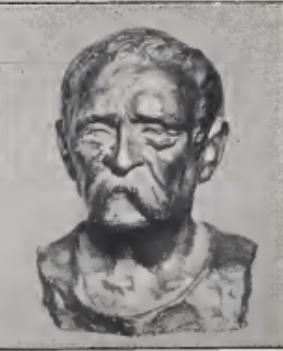




LE PROFESSEUR GLEY
Buste par M^{me} QUINCAUD



LE DOCTEUR LOUIS MOURIER
Buste par M. Marcel MÉRIGNARDES



LE PROF. C. ROUX, de Lausanne
Buste par M. François FORÉ

sentiment tendre ; de M. DANET, un juste
Crachin de Noroit ; de M. DARGET, des
Coteaux de Chalosse, bien nuancés ; de
M. DERVIEUX, des *Paysages*, d'une char-
mant sincérité ; de M. DU-
RUEUX, des *Moulins*, d'un
métier solide ; de M. ESCAT, un excellent *Portrait du com-
mandant A. V.* ; de M. FAY, une *Ferme landaise*, large-
ment brossée ; de M. FIÈVEZ,
des *Collines Mosanées*, justement traduites ; de M. FRAI-
KIN, des *Nuages sur le Léman*,
sincères et séducateurs ; de
M. FROGIER, un ensemble
de *Paysages de Belle-Isle* et
de *Fillinges*, chantant dans
la lumière ; de M. GLÉNARD,
une *Grille*, d'un excellent
réalisme qui promet ; de
M. HALLÉ, une *Seine à Bou-
gival*, d'une lumière chaude
et fine ; de M. HEITZ, *Deux
paysages*, bien traduits ; de
M. JACQUEMIN, un *Paysage*,
d'un agréable sentiment ; de
M. JUNOT, *Ric et Rac, Chiens*, amusants ; de
M. KOLB, une vue lumineuse et très décorative
de *Massevaux* ; de M. LE FRANÇOIS, un *Pla-
teau sur un tapis*, justement observé ; de M. LE
GENDRE, *De quoi faire un bon dîner*, qui
séduit et met l'eau à la bouche ; de M. LÉO-
NARD, un *Pont de béguinage*, séduisant ;
de M. LÉVY-FRANKEL, une *Marine*, savou-
reuse ; de M. LORENTZ, un *Bassin au Havre*,

pris sur le vif ; de M. LORTAT-JACOB fils,
une *Eglise de Crouttes*, d'une séduisante
sincérité ; de M. MAHU, un très beau *Portrait*
du regretté *Maître Lermoyez* ; de M. MALET,
un *Délassement*, portrait d'un
beau sentiment ; de M. MARC
LA MARCHE, le *Café de la
Rotonde à Montparnasse* riche de curieux effets de
foule et de lumière ; de
M. MATHIEU, une bonne *Vue
de Grignan* ; de M. MAU-
CHANT, un très beau pastel
« *Liseuse* », d'un art sug-
gestif ; de M. MÉAUME, d'aimables *Roses* ; de M. MÉRIG-
GOT DE TREIGNY, un *Paysage*,
bien exprimé ; de M. MIL-
LON, une *Foret de Fontaine-
bleau* ; de M. OBERTHUR,
une *Tempête à la pointe du
Grouin*, d'un réalisme capti-
vant ; de M. PEUGNIEZ, un
Moulin sur la Luce, enve-
loppé d'une chaude lumière ;
de M. PEUVRIER, un *Por-
trait*, parlant ; de M. POU-
TIER, des *Loups*, bien rendus ; de M. POI-
TEAU, un *Paysage de neige*, éclairé d'un
rouge soleil couchant avec, parmi, le ca-
briolet du Médecin de campagne, d'un art
suggestif ; de M. QUESNAY, deux bonnes
Etudes de Bruges ; de M. RAMOISY, une
Nuée d'orage, d'une touche vigoureuse ; de
M. RAGONNET, des *Mineurs*, scrupuleuse-
ment rendus ; de M. ROQUES, une *Mosquée*



VOLTAIRE
Lithographie par M^{me} F. TOUCHARD

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque
des Chrétiens, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques



De haut en bas :

PAYSAGE
par M. André PEUWISSE

ROSES ROUGES ET VIEUX CUIVRE
par M^{me} Marthe Berthelot

BORDS DE LA VESGRE
par M. L. BARRAILLON

Pour tous renseignements concernant le
SALON DES MÉDECINS

qui a lieu chaque année à Paris, au
Cercle de la Librairie, 117, Boulevard
Saint-Germain, s'adresser à
M. le Docteur Paul RABIER

à Djibouti, d'un style simple ; de M. TAPHANEL, une *Eclaircie sur Saint-Malo*, d'une technique châtiée ; de M. TAS-SILLY, une *Bretagne*, d'un réalisme captivant ; de M. WIL-BORTS, deux excellentes *Vues de Bréhat*, dont il est le chantre incomparable ; de M. WOLINETZ, des *Aiguilles de Chamonix*, aux effets très frances. »

Aquarelles et Pastels étaient non moins heureusement représentés par : les *Vues de Forêt* de M. BARBILLION ; une *Tête de femme* de M. BILLARD ; *L'Heure préférée*, de M. BOBO ; les *Etudes dans un Parc*, de M. FERRAND ; les *Pavillons de l'A.O.F.* à l'*Exposition Coloniale*.



niale, de M. FRANÇOIS ; l'Abbaye d'Hambise, de M. GIRON ; la Vue d'Antibes, de M. GOUZENE ; les précieux *Payssages*, de M. GURLIE ; les *Deux lacs*, vibrants, de M. JANET ; les *Vues du Sahara et les Rochers de Belle-Isle*, de M. LE BEC ; la *Panthère Noire*, de M. MÉTAYER ; la curieuse *Tête de vieillard*, de M. RALÉA ; le clair *Nez de Jobourg*, de M. RENDU ; le vivant et vibrant *Coin du Vieux Paris*, de M. TEMPLIER ; l'aimable *Loir*, de M. THOMAS, enfin le discret et prenant *Intérieur*, de M. P. DE LA VILLEÉON.

Sont encore à signaler, parmi les gravures et dessins, la

charmant Mimi Pinson, de les amusants Types et Croquis de Toulouse, de M. BONNETTE ; l'Histoire Médico-Humoristique d'une hérédité, de M. CAUSSADE ; les Croquis, pris sur le vif, d'accoucheurs, de M. COFFIN ; les jolis Bords de la Charente et l'Eglise de Vic-sur-Cère, de M. DECRES-SAC ; les curieux Types Marocains, extraits de son album en cours d'édition, de M. DE HÉRAIN ; la Luce Ombre, de M. DONDJI ; La Fontaine Médicis, chère à nos souvenirs de jeunesse, de M. DUMATRAS ; les primitanières Notes d'Orient, de M. MARCEL ; et, enfin, le Jeune Berbère et la Palmeraie, fraîches notations, cable dessin, de M. MÉNÉTRÉ.

L'art décoratif était, lui aussi, représenté, d'abord, par les très beaux et chauds *Emaux* de notre confrère limousin *JOUHAUD*, et par les précieuses *Céramiques* de M. *RABOURDIN*.

Quant à la sculpture, elle était, comme à l'accoutumée, aussi avantageusement que largement présente. C'est donc avec plaisir que nous citerons : le *Baiser est divin*, groupe bois sculpté, et *Vieux Souvenirs*, céramique, œuvres de patience et d'un bel art, de M. BLANCHARD ; un joli *Buste d'enfant*, de M. BRIGNON ; deux *Médaillons*, bien silhouettés, de M. DEGRAIS ; l'excellent *Buste du Dr Mathieu*, de M. DHOTEL ; le *Buste*, frappant de ressemblance, du *Dr Roux*, de Lausanne,

la précieuse *Lionne couchée*, de M. PHILIBERT ; le pittoresque *Crieur de journaux* et le non moins véridique *Clochard dormant*, de M. RALÉA ; et, enfin, le délicat *Buste de Femme* et les deux exquises *Médailles d'Amboise Paré et de Ron-sard*, de M. VILLANDRE.

PAP. RABIER,

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE La CARNINE LEFRANCQ DU MUSCLE

SONT SUPERIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES



COIN DU VIEUX PARIS
par M. Vincent TEMPLEUR



LES ZINNIAS GÉANTS
par M. Mathieu-Pierre WEIL

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



MOULIN SUR LA LUCE
par M. Paul PEGONIEZ

234

Panteclair



Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE



— o DIRECTION o —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TEL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195



27^e ANNÉE
N° 285
— — —
FÉVRIER 1932

LA LÉGENDE DE LA POMME DE TERRE

L'histoire de la Pomme de terre se perd dans la nuit des temps. Si la plupart des Botanistes et Parmentier lui-même ont écrit, d'après Gaspard Bauhin, que cette plante nous est venue de la Virginie, importée soit par l'Amiral anglais Walter Raleigh en 1565, soit par l'amiral Francis Drake en 1586, ces assertions se trouvent actuellement controvées; pour un auteur américain, W.E. Safford, la vraie pomme de terre serait l'*Ipomoea Batatas* (Pomme de terre douce, Gloire du matin), de la famille des Convolvulacées. Notre pomme de terre, d'après cet auteur, serait considérée comme vénéneuse et narcotique. Le nom de Pomme de terre lui serait à peine plus applicable que celui de cochon au cochon d'Inde, ou celui de chien au chien.

stöffel, modification du mot Tartuifel (Truffe). C'est le botaniste anglais John Gerarde qui a donné lieu à la confusion en nommant le *Solanum Tuberosum*, pomme de terre de Virginie, *Batata Virginiana* ou *Pappus*, et il ajoute que les Indiens la nomment *Pappus*, qui est son véritable nom au Pérou.

C'est 120 ans après la publication de son *Histoire générale des Plantes* (Herbal) que la pomme de terre vint en Virginie. Thomas Jefferson, l'historien de la Virginie, a également commis l'erreur de croire que les Anglais trouvèrent la pomme de terre lors de leur arrivée dans cet Etat; erreur qui a été commise par l'historien le plus réputé de cette région, Schoolcraft.

Dans un rapport officiel publié en 1846, par l'Etat de New-York, on dit que la Pomme de terre a également été rapportée de Virginie par Sir Walter Raleigh, sous le nom d'*Openauck*, que les Indiens déterrent



LA STATUE DE PARMENTIER
Square de la Mairie de Neuilly-s/Seine

CARNINE LEFRANCQ, RECONSTITUANT ÉNERGIQUE
TOUTES AFFECTIONS DÉPENDANT D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

UNE à TROIS cuillerées à soupe par jour, au moment des repas

sans la cultiver; il s'agit ici d'une toute autre plante, qu'Herriot décrit dans son rapport sur la Virginie, l'*Apios tuberosum* (*Glycine Apios*), de la famille des Légumineuses, qui servait de nourriture aux Indiens habitant l'Est de l'Amérique du Nord, du golfe du Mexique à la rivière Saint-Laurent; on les appelait pommes de terre indiennes, pommes de terre de fondrières, noix de la terre, et les colons de la Nouvelle France: chapelets, à cause de leur forme — perles ou grains disposés sur une corde. Les Indiens en mangeaient les racines et même les pois qui se trouvent dans les cosses.

La *patate* (*Batatas*) fut trouvée par Christophe Colomb et ses compagnons, dès leur arrivée dans le nouveau monde et celui-ci, pas plus que Cortez au Mexique, ne vit un pied de *Solanum tuberosum*.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, c'est d'Irlande, en 1719, que la pomme de terre a été introduite dans l'Amérique du Nord (1). C'est à des immigrants irlandais et écossais qui se fixèrent à Londonderry (Rockingham Country N. H.) où ils apportèrent des Pommes de terre et du Lin, ainsi que le signale Hazzlet dans son *Histoire du Comté de Rockingham*. « Ils apportèrent, dit-il, leurs semences et leur rouet pour filer le lin, et la culture au début fut faite dans un champ de 2 acres 1/2 (champ commun). »

C'est dans l'Amérique du Sud qu'il faut aller pour trouver l'origine de la Pomme de terre, et si les recherches pour découvrir l'ancêtre sauvage de la plante actuelle n'ont pas donné de résultats bien probants, on a au moins la certitude que le Chili est sa véritable patrie.

En 1538, parut le premier mémoire de Pedro

(1) Stuart W. Monographie sur la Pomme de terre.

de Cleza de Léon, qui trouva le *Solanum tuberosum* dans la vallée supérieure du Cauca, entre Popayan et Pasto (Colombie) et ensuite à Quito, capitale actuelle de l'Équateur.

Les paysages traversés étaient si élevés au-dessus du niveau de la mer, qu'ils dépassaient la limite de la culture du maïs. La nourriture des habitants de ces plateaux élevés du Sud-Ouest de l'Amérique était constituée par les *Papas* (Pomme de terre) et par la graine minuscule du *Chenopodium Quinoa*.

Dans sa chronique du Pérou, qu'il écrivait pendant que ses compagnons dormaient, l'auteur décrit les *papas* comme un genre de noix terrestre qui, bouillie, devient douce comme une châtaigne cuite et a une pelure semblable à celle d'une truffe. Ces noix séchées au soleil étaient conservées jusqu'à la récolte suivante; sèches, elles constituaient le estimé et précieux, car si l'eau venait à manquer, la disette se faisait sentir, à moins que les indigènes n'aient des provisions de « *papas* » secs.

Les Espagnols en emportaient pour vendre aux mines d'argent de Potosi.

Cleza décrit le long désert sauvage de la Côte du Pacifique, traversé par des rubans de verdure, où des torrents venant des Andes se frayent un chemin vers la mer, sans toujours y arriver.

Il fut impressionné par le nombre de cimetières de cette région et par les vestiges des champs cultivés abandonnés par les anciens labourers qui y dorment leur dernier sommeil et dans les tombes desquels on a trouvé des spécimens de ce Chûnio et des vases « *huacas* » représentant, stylisés, des tuber-

culs de pommes de terre.

La curieuse chronique de Cleza de Léon fut



IPOMÉA BATATAS - RHEED, 1683.
(Muséum d'Histoire Naturelle, Paris)



SOLANUM MONTANUM - RUIZ ET PAVON, 1799.
(Muséum d'Histoire Naturelle, Paris)



LACARNE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

Dr. HÉRICOURT

“LA ZOMOTHERAPIE” Rueff, éditeur



Le Professeur F. PANCIER

Directeur de l'École de Médecine et de Pharmacie d'Amiens

Président du Comité Parmentier

publiée à Séville en 1553, puis par le fameux libraire Jean Steelitz, à Anvers, et enfin à Rome, traduite en italien, en 1555. Elle fut lue avec avidité comme le premier récit authentique de l'Amérique.

Le Père José de Acosta, missionnaire jésuite, qui habita le sud de l'Amérique, de 1571 à 1576, fut le second auteur qui traita des Papas du Pérou; il les observa dans la région élevée de la Sierra du Pérou et des provinces nommées Callao, où le climat est si froid que ni le blé ni le maïs n'y peuvent croître.

Il donne des détails sur la préparation de ce Chûnío, que les indigènes gardent et conservent comme pain, et dont il est fait un grand commerce avec les mines de Potosi. Un de ses collègues, le Père Cobo, indique la préparation exacte du Chûnío ou Chûnyo. Les tubercules, rassemblés au moment de la saison froide (mai ou juin), sont étendus sur le sol, et exposés 12 ou 15 jours au soleil du jour et à la gelée nocturne. A la fin de cette période ils sont toujours aqueux, recroquevillés. Pour les débarrasser de l'eau, on les expose de nouveau au soleil et à la gelée 15 à 20 jours; ils deviennent secs et clairs comme du liège, et si réduits, que quatre à cinq fanes de tubercules en donnent une de Chûnío. Sous cette forme, le Chûnío reste inaltérable de nombreuses années et les Indiens ne consomment pas d'autre pain.

On peut en fabriquer ainsi une farine plus blanche que le froment et les Espagnoles la consommaient avec du sucre et les amandes, comme biscuits ou autres sucreries.

C'est donc dans ces régions qu'il y aurait chance de trouver l'ancêtre sauvage de la pomme de terre. Jusqu'à présent il ne semble pas qu'on ait obtenu de résultats : Charles Darwin, dans son voyage

autour du monde à bord du *Beagle*, trouva, en 1835, des pommes de terre sauvages dans les îles de l'archipel Chonos (île de la Conception) au sud du Chili, mais elles sont distinctes du *Solanum tuberosum*. Des spécialistes prétendent qu'on n'a pas encore trouvé l'ancêtre du *Solanum tuberosum* et parmi eux le Dr Blitter, de Brême, le Dr Rydberg, etc.; peut-être même l'espèce sauvage n'existe-t-elle plus? D'après Roze, l'origine paraît bien être la partie centrale des Andes : les cordillères de Malvarco et des Ponis du Chili (P. de terre sauvage — Cl. Gay); de là, la culture l'aurait propagée dans les régions voisines. Tel est l'état de nos connaissances actuelles sur l'origine de la pomme de terre.

En ce qui concerne l'introduction en Europe du précieux tubercule, il ne semble pas que ce soit les amiraux anglais Walter Raleigh et Francis Drake qui l'introduisirent; non pas qu'ils n'aient pu en rapporter lors de leur retour en Angleterre, où on l'a planté à titre de curiosité.

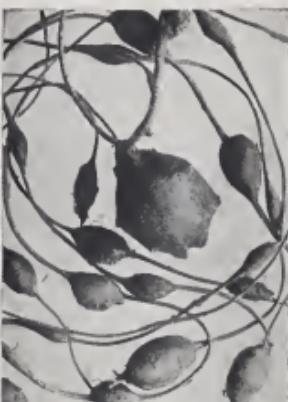
C'est plutôt aux Espagnols que l'on doit l'introduction de la Pomme de terre; c'est probablement ceux qui avaient fait fortune, en faisant le trafic du Chûnío, dont nous avons parlé plus haut, avec les mines de Potosi, qui le rapportèrent en Espagne et en Italie où, dès 1587, la pomme de terre était cultivée pour être donnée aux bestiaux, d'après notre compatriote Charles de l'Ecluse, plus connu sous le nom de Clusius (1). C'est à Clusius que Philippe de Sivry, Gouverneur de Mons, adressa le rameau fleuri et les deux tubercules, qui figurent dans la gravure du Musée Plantin, à Anvers.

Il est surprenant que la précieuse solanée ne se soit pas propagée dès son intro-

(1) Ch. de l'Ecluse ou Clusius, né à Arns en 1526, mort à Leyde en 1609.



SOLANUM TUBEROSUM (Solanum tuberosum) d'après l'Herbar de John Gerard (1597)



APIOS TUBEROSUM (Glycine Apios) Légumineuse (Golfe du Mexique)

La CARNINE LEFRANCQ
est, avant tout, un agent producteur de mononucléoses, par conséquent un excitateur des défenses naturelles de l'organisme

duction en Europe, comme le Tabac par exemple. et qu'il ait fallu la persévérence de Parmentier pour en vulgariser la culture dans nos pays.

Sans doute il s'est créé autour du nom de Parmentier une légende ; pour le plus grand nombre on le regarde comme l'importateur, d'aucuns, disent l'inventeur ; mais lui-même a contredit cette légende ; n'est-ce pas pendant sa captivité en Allemagne, alors que la Pomme de terre était surtout destinée à l'alimentation du bétail qu'il a pu soupçonner les qualités alimentaires du précieux tubercule et de s'en faire ensuite le propagateur le plus zélé auprès des bourgeois lettrés et des grands seigneurs de son temps : les ducs d'Harcourt, de Choiseul, de Béthune-Charost, de Larochefoucault-Liancourt, qui étaient ses collègues à la Société d'Agriculture.

Nous avons dit plus haut que le fils de notre compatriote Jean Bauhin, Gaspard Bauhin, lui avait donné son nom de *Solanum*. Cultivée dans les jardins de la ville de Bâle (1556), elle s'est introduite de là, en Suisse et en France.

Olivier de Serres lui consacre un article de son théâtre d'Agriculture paru en 1600. Il appelait Cartoufles, les pommes de terre venant de Suisse où on les appelle encore Tartufel, modification germanique du mot *Tartuffoli*, que Ch. de l'Ecluse et G. Bauhin lui avaient donné. De Suisse elle parut en Franche-Comté, puis en Bourgogne, sans cependant figurer dans le catalogue des plantes du jardin royal (Muséum d'Histoire Naturelle) publié par son fondateur Guy de la Brosse, en 1636.

En 1689, elle figure sous le nom de *Solanum tuberosum* dans la *Scola Botanica*, de Joseph Pitton de Tournefort, mais n'est

pas mentionnée dans l'*Histoire des Plantes*, de Jussieu, en 1698, ni dans l'édition de 1725.

Ce n'est qu'en 1645, que la pomme de terre figure dans le catalogue de Jonquet, publié par Vallot, dans le *Botanica parisiense* de Sébastien Vaillant, sous le nom de *Solarum Tuberosum esculentum*, de même que dans le grand *Botanica parisiense* du même auteur publié par Boerhaave en 1727. On peut dire que, pendant plus d'un siècle, la pomme de terre a été considérée comme plante exotique, cultivée dans les jardins d'Angleterre et du continent, mais sans aucune valeur alimentaire. L'Irlande est la première contrée où elle ait été cultivée dans ce but ; une peinture de Sir Walker, représente deux jeunes filles plantant des pommes de terre dans le Comté de Donegal, mais le paysage est chilien, probablement par analogie avec la température des deux régions, l'Irlande réchauffée par le Gulf-Stream, le Chili, par le courant Humboldt.

Les paysans irlandais furent les premiers à cultiver la pomme de terre, à partir de 1633, après une année de disette. Peu prisés au début, elle ne tarda pas à être très appréciée et les paysans irlandais la nommaient : la Pomme de terre fleurie, la souriante Pomme de terre. Ils l'assaisonnaient au lard salé, et permettaient aux enfants de la cuire dans la cendre ou dans la tourbe. La disette n'était pas à craindre quand la récolte était abondante, elle servait non seulement à la nourriture des animaux mais à faire des puddings, des bouillies et des potages : les pauvres se nourrissaient exclusivement de petit lait et de pommes de terre. Malheureusement les Irlandais

ne tardèrent pas à s'en servir également pour fabriquer du Whisky (Poteen veut dire Whisky).



PAPAS PERUANAS, DE PH. DE SIVRY, 1588
(Musée Plantin, Anvers)



SOLANUM TUBEROSUM - BERGERET, 1783
(Muséum d'Histoire Naturelle, Paris)

CHEZ LES BACILLAires
LES PLUS ANOREXIAques

LA CARNINE LEFRANCQ

SE CONDUIT COMME UN SERUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX

Pour eux, la pomme de terre avait un caractère sacré, le prêtre bénissait souvent le champ au moment de la plantation. De l'Irlande, elle passa en Ecosse (1728) où elle fut peu appréciée, car, disaient les presbytériens zélés, elle ne figure pas dans la Bible.

Nous avons vu comment elle pénétra aux Etats-Unis par des réfugiés irlandais et plus tard à la Jamaïque, où elle fut désignée sous le nom de Pomme de terre irlandaise.

En Europe, la pomme de terre était connue en Saxe (1) en 1680, et chez les habitants du pays de Liège ou de Trèves, les paysans en payaient la dîme, ce qui indique que la culture en était aussi étendue que celle du seigle et de l'avoine ; en Suède la culture dateait de 1766, en Alsace de 1770 ; on peut donc affirmer qu'elle servait surtout à l'alimentation des bestiaux et que sa valeur alimentaire était méconnue.

M. Georges Gilbault, bibliothécaire de la Société

d'Horticulture de France, dans son *Histoire des Légumes*, parue en 1912, livre remarquable par sa documentation et son intérêt, a contesté les mérites de Parmentier ; il s'est fait l'écho de lettres anonymes, de racontars et mème de travaux publiés par divers auteurs : Tinot, Falguet, Réville, le chevalier Mustel, etc., et il termine son long réquisitoire par ces paroles, qui sont néanmoins un hommage à Parmentier :

« Concédons qu'il a le premier fait l'analyse chimique des pommes de terre, qu'il a montré la place de cette plante dans les assoulements et indiqué quelques bonnes méthodes de culture. Il a été, en outre, un chimiste remarquable, qui a rendu de grands services en perfectionnant la mouture du blé, la fabrication des eaux-de-vie, des vinaigres, du sucre. Il a découvert le sucre

de féculé ou glucose et ses propriétés — ce qui est inexact, la découverte en est due à Proust. Cela suffit pour que Parmentier conserve des droits à la reconnaissance de l'Humanité. »

F. PANCIER,
Président du Comité Parmentier

LA CARNINE LEFRANCQ ABRÈGE TOUTE CONVALESCENCE



LA CHAPERONNIÈRE

Aquarelle du Docteur G. BAUDOUIN — Salon des Médecins de 1926

LE PROFESSEUR FÉLIX PANCIER
Directeur de l'École de Médecine et de Pharmacie d'Amiens

Félix-François Pancier est né à Amiens, le 29 Novembre 1865.

Appartenant à une famille nombreuse, peu fortunée, n'ayant pour tout bagage scientifique que le certificat de grammaire, Félix Pancier, en 1880, entrait comme apprenti en Pharmacie dans la pharmacie aujourd'hui disparue de Lapostolle, le premier professeur de chimie et de pharmacie de l'École d'Amiens.

L'année suivante, il commençait son stage véritable à Montdidier, chez M. Paul Gamot, dernier représentant d'une longue lignée de pharmaciens dont le premier, Gamot ainé, reçu apothicaire par le Collège de Pontoise, avait été l'ami de Parmentier. Il terminait ce stage à Paris, chez M. Gallois, lauréat médaille d'or de l'École de Pharmacie de Paris.

Commencant ses études pour le pharmacopat de 2^e classe l'année où se produisirent les événements qui amenèrent la démission du directeur Chatin, il préparait et subissait avec succès les épreuves du baccalauréat es-sciences (1886). Appelé alors à faire son service militaire, il obtenait, après une année au 72^e de Ligne, d'être versé dans la 2^e Section d'Infirmiers, et terminait ses études en même temps que son service militaire.

Pharmacien de 1^{re} classe de l'École supérieure de Paris le 30 Mai 1891, il venait se fixer dans sa ville natale et entrait à l'École de Médecine et de Pharmacie en qualité de chef des Travaux de Physique et de Chimie le 1^{er} Septembre 1892, fonction qu'il occupa pendant huit années pour devenir ensuite professeur suppléant de Physique et de Chimie

en 1897, chargé des fonctions de professeur en 1900, jusqu'en 1909, où ayant obtenu le diplôme de pharmacien supérieur, il devint titulaire de la Chaire de Chimie et Toxicologie, en même temps qu'il était chargé du cours de Chimie au P. C. N., fonction qu'il occupe depuis la réorganisation de l'École de Médecine d'Amiens en 1897.

Membre correspondant de la Société de Pharmacie de Paris, Secrétaire du Conseil départemental d'Hygiène de la Somme, le professeur Pancier, exerçant en même temps sa profession et ayant un enseignement très lourd à assurer, a pu faire cependant quelques travaux de chimie analytique. Il a, notamment, lors de l'application de la loi sur les fraudes (1905) à la pharmacie, démontré que les préparations opiacées, le laudanum, entre autres, ne pouvaient répondre au titre exigé par le Codex.

Pendant la guerre, en 1918, il fut chargé de faire des conférences de chimie biologique aux aides-major et aux sous-aides de l'Armée, conférences interrompues par l'évacuation d'Amiens.

Dans le domaine de l'Enseignement, le professeur Pancier a obtenu la création de nouvelles chaires et de nouvelles suppléances permettant de donner aux étudiants un enseignement plus complet.

Président du Comité constitué pour réédifier la statue de Parmentier dans sa ville natale, le directeur de l'École d'Amiens fit, pour mener à bien cette entreprise, de nombreuses conférences.

Il est Chevalier de la Légion d'Honneur (promotion Pasteur, 1922).



PHOTO BY H. LACOURT

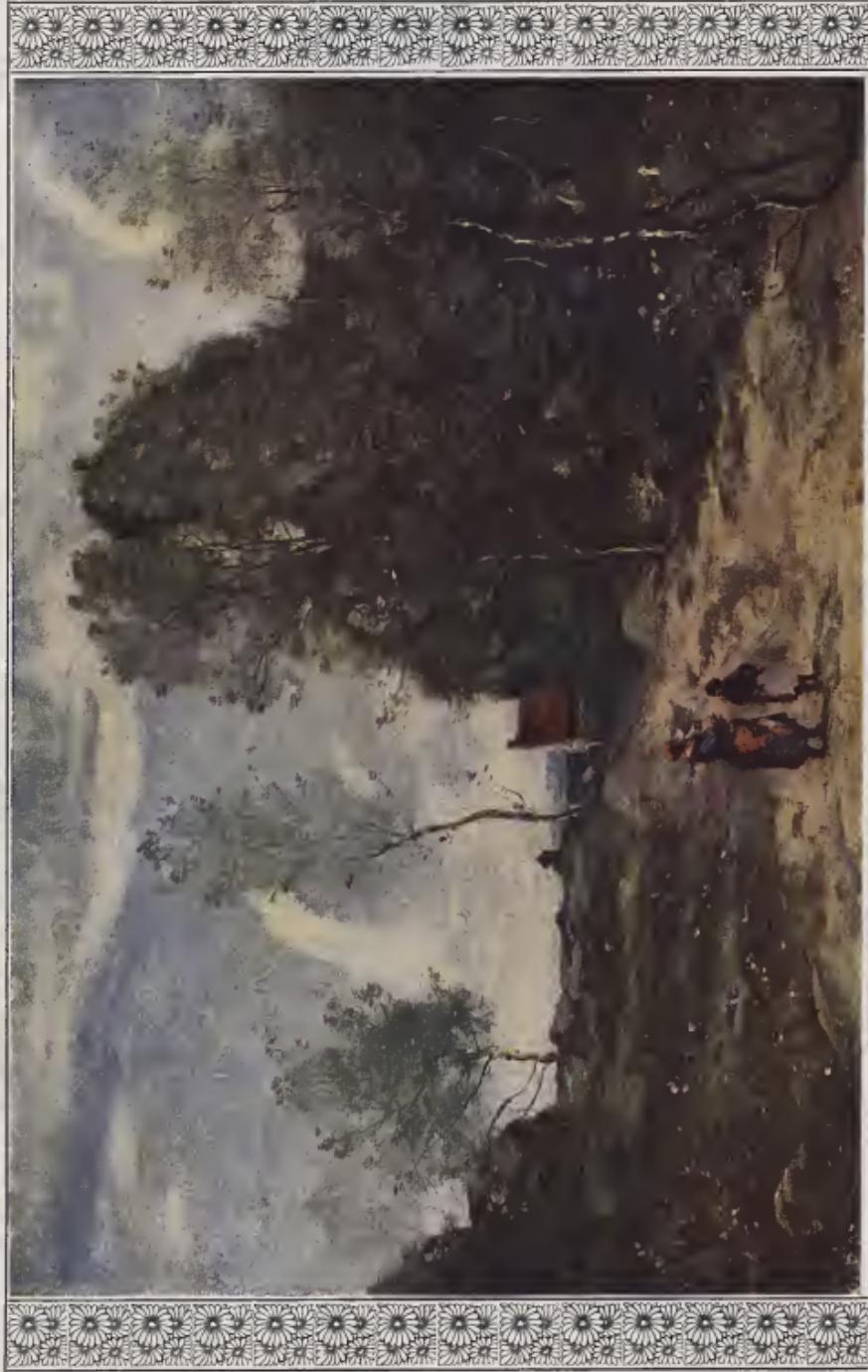
EXPLICATION DU PORTRAIT-CHARGE, page 179. — Sortant d'un sac de pommes de terre, le professeur PANCIER présente la statue de Parmentier qui, grâce à l'énergique impulsion du Comité qu'il préside, fut érigée à Montdidier, la ville natale du grand savant, en remplacement de celle détruite par les Allemands en 1918. — L'inauguration eut lieu le 7 Juin 1931, en présence de M. le Professeur RADAN, Doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris, de M. le Professeur Gabriel BERTAND, membre de l'Institut, de M. le Pharmacien Général BRETEAU, membre de l'Académie de Médecine, et d'un grand nombre de notabilités pharmaceutiques.



COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes, désagréables et alarmants, accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les elixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la Carnine Lefrancq rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunisantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nerveux et surtout un « antitoxique ».



LA ROUTE
Tableau de J.-B. Corot (1796-1875). — École française

P. 40.327



Panteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE



— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TEL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 27 108

27^e ANNÉE

N^o 286

MARS - AVRIL 1932

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française.



Le vieux paysan qui entra chez M^e Rameau pour le consulter portait, sur de larges épaules maigres, une tête de prophète solennel, malchanceux et malpropre. Il en avait la barbe souillée, le nez coupant, les yeux courroucés. Sa seule présence annonçait des catastrophes. Nous nous attendîmes incontinent à apprendre quelque incendie effroyable ou les ravages d'une inondation.

Il exposa lentement, avec importance, qu'il s'appelait Anthelme Balanchu, qu'on le prétendait riche et qu'il ne l'était point, que son fils, Tiénet Balanchu, avait reçu un mauvais coup, dans une bagarre, d'un nommé Daudé Mochon, qui partageait la même connaissance, et que, des suites de cette rixe, le garçon était décédé.

— Alors, affirma-t-il en frappant du poing sur la table, il faut qu'on me le paie.

— Sans doute, répondit M^e Rameau. N'as-tu pas poursuivi ce Mochon?

— On l'a jugé, jugé et acquitté. Les jurés, c'est pas des juges, c'est des savates.

— Ah! on l'a acquitté? Il vous reste l'action civile. Malgré l'acquittement, vous pouvez réclamer des dommages-intérêts.

— Des dommages et des intérêts, mon avocat, voilà ce que je veux. Celui qui a fait la faute doit boire la sauce.

— Eh bien! nous allons assigner votre Mochon.

Mais le bonhomme branla la tête. Cette solution ne le satisfaisait pas, et nous ne tardâmes pas à l'apprendre, dès qu'il eut fini d'avaler sa chique qui le tourmentait.

— Non, merci. J'ai assez vu les juges. Un mauvais arrangement, ça vaut encore mieux qu'un bon procès. Soit dit sans vous offenser, mon avocat, parce que, vous autres, vous aimez assez à barbouiller les affaires.

M^e Rameau, qui a de la rondeur, ne s'offensa point.

— Eh! mon ami, vous avez raison. Seulement, ce n'est pas commode de transiger avec l'assassin de son fils.

Le vieux prophète, qui avait tiré de sa poche une blague à tabac et qui recomposait patiemment une seconde chique, souleva une de ses mains crevassées, la ferma, sauf le pouce, et, désignant sans se retourner la porte qui était derrière lui, dit simplement :

— Il est là.

— Qui?

— Daudé Mochon, donc. On est descendu ensemble du village, tous les deux. On est voisins.

— Ah! bien, si vous êtes descendus ensemble, les choses iront toutes seules.

— Pas si sûr : il est rogneux et rubriqueux.

CHEZ LES MALADES ANOREXIQUES

L'APPÉTIT REVIENT AVEC LA CARNINE LEFRANCQ

DÈS LE PREMIER FLACON

— Allez le chercher.

Balanchu se leva, sortit et ramena l'adversaire, qui n'avait pas une mauvaise figure, bien qu'il louchât, et qui semblait tout intimidé, les yeux fixés au sol de deux côtés différents, les pieds gênés comme s'il avait eu des chaussures trop étroites — et pourtant!... — ou des *agacins*. On l'aurait cru beaucoup plus apte à recevoir qu'à donner des coups. M^e Rameau, un peu surpris de cet aspect inoffensif, le toisa et le salua sans retard :

— Alors, c'est vous l'assassin?

Le paysan inclina la tête deux ou trois fois en signe d'assentiment. Peu à peu, il s'expliqua. Il n'avait pas écrabouillé exprès Tiénet Balanchu. Il voulait seulement le dégoûter de la Guiton. C'était la faute à ses poings. Pour le moment, il n'en faisait rien, les laissant pendre, mais on voyait bien qu'ils étaient anormaux.

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint.

L'aventure n'offrait rien d'original.

— N'empêche que Tiénet est mort, constata le prophète.

— J'ai été acquitté, objecta Mochon.

— Reste à payer la casse.

— Juste, je paierai, mais pas plus qu'il faut.

Le principe admis, il n'y avait plus qu'un *quantum* à déterminer. Autant les laisser débattre entre eux. Il suffirait d'intervenir quand l'accord apparaîtrait possible. Balanchu engagea la lutte, de sa belle voix de basse qui impressionnait et que semblait prolonger sa grande barbe. Les répliques suivaient avec une promptitude que nous n'eussions pas attendue de ce Mochon, embarrassé de sa force, assis sur le bord de sa chaise, les bras ballants, la mine basse et les yeux fuyants, fuyant de toutes parts. Nous assistâmes à un match que je ne puis comparer qu'à un combat de boxe pour les attaques et les parades.

— C'était un beau gars, bien dodu.

— Il avait un poil dans la main.

— Bien instruit, bien enseigné à l'école.

— Oui, l'école de derrière les murailles.

— Bien alangué sur les champs de foire.

— C'est la plus mauvaise roue du char qui fait le plus de boucan.

— Bien entendu pour le bétail.

— Il n'a jamais su traire que les boucs.

— Il m'eût baillé le pain et le fromage de mes vieux jours.

— Plus de pain que de fromage, et plus de croûte que de mie.

Peu à peu, les champions s'échauffaient, s'enflammaient. En se lançant au visage leurs couplets alternés, ils se jetaient de mauvais regards, ce qui procurait à Mochon un indiscutable avantage, puisqu'il en pouvait jeter deux à la fois, grâce à sa loucherie. Le prophète en fut-il irrité et humilié? Sur une réponse plus empoisonnée encore que les autres, il se dressa, la face injectée, la barbe en avant, et, pensant venger le mort, il se précipita sur le pauvre meurtrier qui, déjà mal assis, trébucha et tomba sur le sol avant même d'avoir été touché, ainsi qu'il convient à l'audacieux qui osé tenir tête à un mage. Déjà, nous volions à son secours.

— Pas de bêtises, ordonna M^e Rameau, de sa voix de commandement. Vous n'êtes pas venus ici pour vous battre, mais pour vous arranger. Et puis, allez-vous-en : ce n'est point là mon métier.

Je relevai et frottai Mochon, effondré. Déjà mon patron avait ouvert sa porte et la montrait aux combattants :

— Vous n'avez pas besoin de moi pour débiter votre mort.

L'un, confus de sa colère, et l'autre, de sa chute, les deux paysans gagnèrent l'escalier. Nous entendîmes leurs pieds sonores qui râlaient les marches sans hâte.

— Vous avez vu! me dit M^e Rameau, indigné. Je me demande comment j'ai pu supporter si longtemps leur dialogue. Ce père qui vantait son fils comme un maquignon sa jument, pour en tirer plus de profit, et l'autre, l'assassin, qui tâchait de discréditer la marchandise pour ne pas la payer trop cher : voilà un spectacle qui vous fournira de belles notions sur l'humanité!

Car M^e Rameau, qui vit dans la lutte, garde ses nobles illusions de combattant.

Quelques minutes plus tard, rassasié de jurisprudence pour toute ma journée, je m'esbignai dans la rue. Au tournant, qui rencontrais-je? Balanchu le prophète et le louché Mochon qui, après s'être observés du coin de l'œil, un instant ou deux, se prirent par le bras et disparurent ensemble dans un petit café.

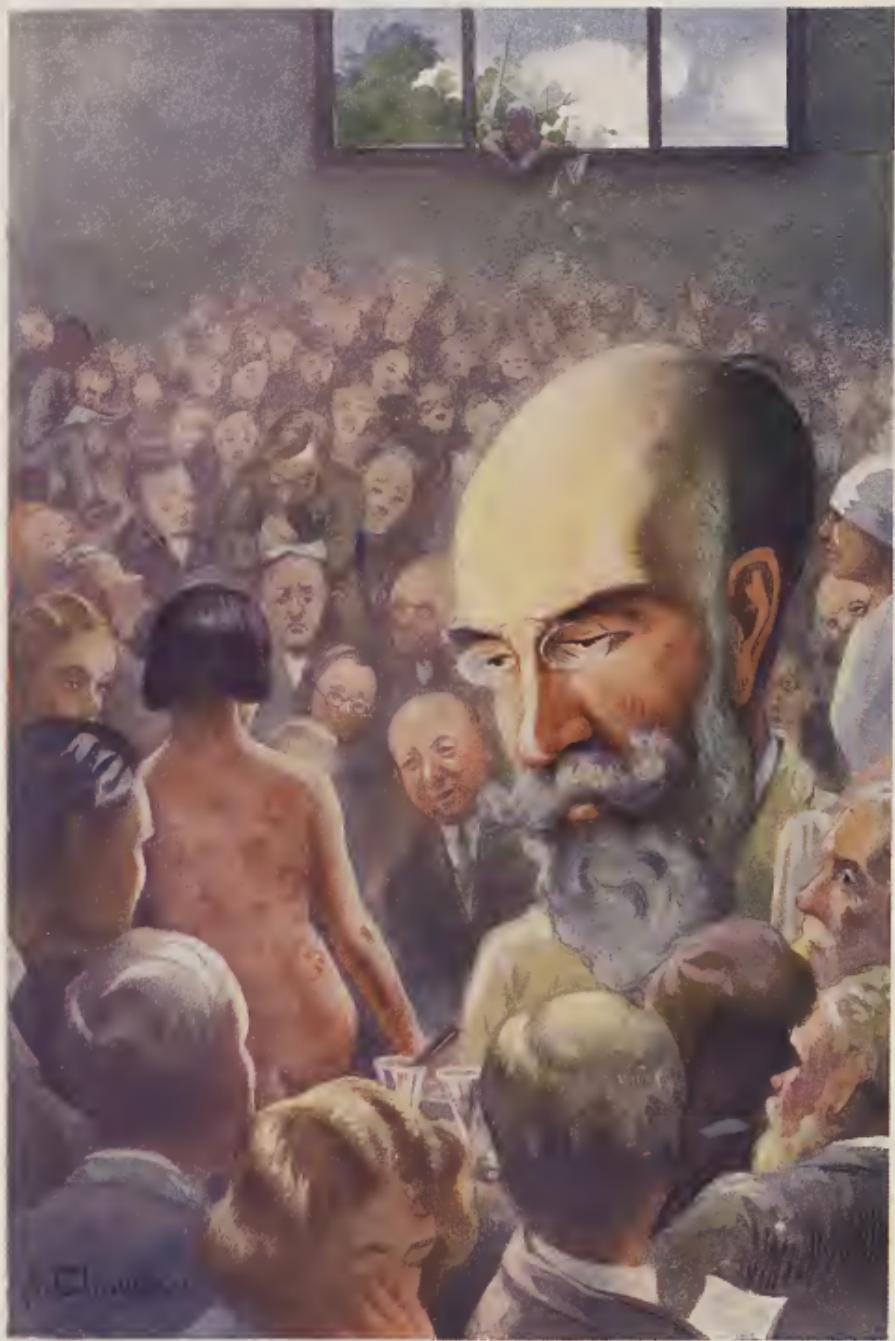
Ils fixeraient mieux, en vidant des pots, le prix exact du sang.

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie Française.

La Carnine Lefrancq n'est pas un remède à longue échéance.

ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT.
Ne renfermant aucun toxique, elle est acceptée volontiers par les organismes les plus délicats.

(Une cuillerée à potage au début de chaque repas.)



Le Professeur GOUGEROT
de la Faculté de Médecine de Paris

LE PROFESSEUR GOUGEROT
de la Faculté de Médecine de Paris



Photo Henri Massal

Henri Gougerot est né le 2 Juillet 1881 à Saint-Ouen, Seine.

Après des études classiques faites au Lycée Louis-le-Grand, il commence sa médecine à Paris.

Reçu deuxième à l'externat, il arrivait

à l'internat en 1904, à son premier concours. Médaille d'or en 1907, il devenait agrégé à 29 ans, en 1910, puis professeur à 47 ans, en 1928.

Actuellement, le professeur Gougerot occupe la chaire des maladies cutanées et syphilitiques à la Faculté de Médecine de Paris, où il est le troisième successeur du grand Alfred Fournier, dont il a été l'élève.

Il est aussi médecin de l'Hôpital Saint-Louis.

Grand travailleur, passionné de science pure autant que de médecine pratique, le professeur Gougerot a fait de nombreux travaux dont le nombre dépasse aujourd'hui le mille.

Parmi ces travaux, nous citerons ceux relatifs aux sporotrichoses, à la maladie de Beurmann et aux bacillo-tuberculoses non folliculaires (1906); à la typho-bacillose, aux bacilloses nerveuses et surtout cutanées (1908); on lui doit les premières inoculations positives au cobaye du lupus érythémateux (1907) et d'autres tuberculoses cutanées

jusque-là discutées, sarcoïdes tuberculeuses, etc.; la première démonstration aussi de la bacillémie et de nouvelles formes cliniques, telles que les lépreux non anesthésiques (1906).

Notons encore ses recherches sur l'anaphylaxie en dermatologie et dans les infections; sur l'eczéma comme réaction de défense cutanée; sur les pyodermites tuberculoïdes (1912); sur les dermo-épidermites strepto-staphylococciques et leurs formes cliniques (1915); sur les formes atypiques de certaines dermatoses: herpès sans vésicules, lichen sans papules, etc.; sur les cancers cutanés et les nævi; sur le traitement de la syphilis, et enfin, avec Henri Claude, sur les syndromes pluriglandulaires.

Spécialisé en dermato-syphiligraphie, le professeur Gougerot, dans son enseignement, allie toujours la clinique et le laboratoire; il pense toujours à la pratique, mais n'oublie jamais la pathologie générale.

Il a créé depuis 1921, pour les praticiens, l'enseignement du soir, le mercredi soir à Saint-Louis, et l'enseignement supérieur du jeudi matin.

Il est le fondateur des *Archives de la Clinique de Saint-Louis* (Maloine, éditeur).

Président de la Société française de prophylaxie, Secrétaire général de la Ligue nationale française contre le péril vénérien, Expert de la Société des Nations, de l'Union internationale, membre de presque toutes les sociétés françaises et étrangères de dermatologie, le professeur Gougerot est Chevalier de la Légion d'Honneur (1918) avec Croix de Guerre.

LE BONHEUR

... Mais non, c'est bien plus simple encore que cela
Le bonheur, mon ami, c'est une maison blanche,
Avec, autour du seuil, des parfums de lilas,
Et dedans une amie en robe de dimanche.

C'est une maison blanche avec un grand jardin
Sur le bord de la route où vont les carrioles,
Une grille qui fait sous des glycines folles...
Des arbres..., du soleil et de l'ombre tout plein!...

Des rondes, des clartés de robes enroulées,
Des rires dont l'éclat rebondit sur les murs...
Et des repos où l'on écoute, dans l'allée,
Le jardinier qui sent la terre et les fruits mûrs.

... Le bonheur, mon ami, c'est une maisonnée
De jeunes filles aux bras nus, sous les volets
Qui filtrent, à midi, l'ardeur de la journée,
Et parmi la fraîcheur des bols blancs pleins de lait.

C'est la maison qui dort dans le jardin en fête...
... En somme, oui, ce n'est rien que cela, le bonheur!
De ces choses qu'on voit chez les mauvais poètes;
Du ciel bleu, du printemps, des oiseaux et des fleurs...

PAUL GÉRALDY.



TABACIE, par David TÉVÉS, Musée du Louvre - Paris
Photo Arch. Phot. d'Art et d'Hist.

DEUX EXTRÊMES

Je suis heureux de vous signaler deux résultats presque *inespérés*, obtenus avec la **Carnine Lefrancq**.

A peu près en même temps, je l'ai conseillée à un octogénaire qui, à la suite d'une grippe, ne pouvait supporter aucun aliment, et à une fillette de 15 ans arrivée à la dernière période de l'anémie.

Dans les deux cas, *le résultat a été inespéré*, ainsi que je vous le disais plus haut, et aujourd'hui mes deux malades vont aussi bien que possible.

Je vous signale ces deux cas pour vous confirmer la réussite de la **Carnine Lefrancq** dans les deux extrêmes.

D^r GAILLARD,
Château de Bouqueron, par la Tronche (Isère)



UNE PHARMACIE EN ALSACE, par C. A. PASST

Photo Braun & C^{ie}

AU DERNIER DEGRÉ DE LA CHLORO-ANÉMIE

J'ai obtenu des résultats si heureux avec la **Carnine Lefrancq** que je considère comme un devoir de vous le dire.

Parmi les guérisons et améliorations obtenues, l'une m'a frappé.

Une femme X..., de Longecourt, près Arnay-le-Duc, était arrivée au *dernier degré de la chloro-anémie*, sans qu'aucun des médicaments habituellement utilisés ait produit la moindre amélioration.

Au fur et à mesure qu'elle prenait de la Carnine Lefrancq, l'appétit renaisait, les forces revenaient.

L'ayant momentanément suspendue avec intention, la faiblesse revint ; il suffit de la prescrire à nouveau pour obtenir une guérison définitive.

Chez les tuberculeux, les cancéreux, et en général chez tous les déprimés, la **Carnine** offre au médecin le moyen efficace de relever les forces et surtout, phénomène constant, de ramener l'appétit.

Veuillez agréer toutes mes félicitations pour votre heureuse application de la zomothérapie.

D^r ROGIER,
Arnay-le-Duc (Côte-d'Or)

LE DOCTEUR MARCEL LERMOYEZ

Le Docteur MARCEL LERMOYEZ, né à Cambrai, le 24 Juillet 1858, et mort à Paris, le 1^{er} Février 1929, médecin des Hôpitaux, membre de l'Académie de Médecine, fut l'un des fondateurs et le grand animateur de l'Oto-Rhino-Laryngologie en France.

Polyglotte, artiste, doué d'une intelligence et d'une mémoire prodigieuses, il était, pour ainsi dire, une bibliographie et une encyclopédie vivantes toujours prêtes à s'ouvrir à la bonne page.

Enseignant hors de pair, il eut le talent et le mérite de faire profiter de son immense érudition un nombre considérable de médecins français et étrangers, car il était impossible de ne pas comprendre ce qu'expliquait Lermoyez avec sa parole claire, brève et cons-tamment imagée par des schémas frappants, originaux, inattendus.

Élève de Lasègue, Vidal, Millard, Terrillon, il fut orienté vers la Laryngologie dès son internat chez Gouguenheim et passait, en 1886, sa thèse ayant pour titre: *Études expérimentales sur la phonation.*

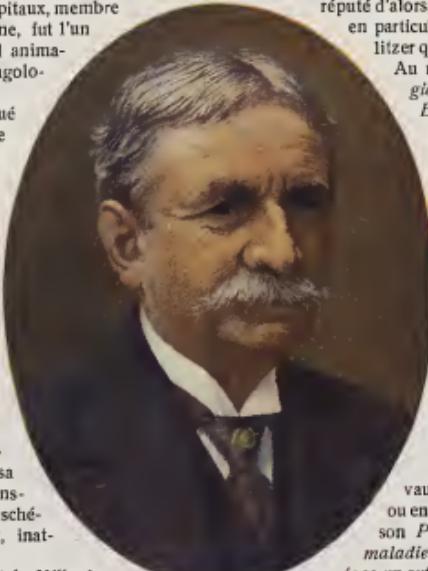
Reçu médecin des Hôpitaux de Paris en 1891, il part à Vienne, centre oto-laryngologique le plus réputé d'alors, et suit les cours des maîtres, en particulier ceux du Professeur Politzer qui devint son ami par la suite.

Au retour, il publie : *Rhinologie, Otologie, Laryngologie : Enseignement et pratique de la Faculté de Médecine de Vienne*, volume où l'on découvre déjà sa maîtrise.

En 1892, il prend la direction des *Annales de l'Oreille et du Larynx* et l'année suivante il est l'un des fondateurs de la *Presse Médicale*.

En 1898, il obtint de l'Assistance Publique l'autorisation de créer à l'Hôpital Saint-Antoine, le Service oto-rhino-laryngologique qui porte aujourd'hui son nom.

Parmi les nombreux travaux publiés par Lermoyez, seul ou en collaboration, citons d'abord son *Précis de Thérapeutique des maladies du nez et des sinus de la face*, un autre *des maladies des oreilles*, puis un *Traité des affections de l'oreille* et enfin des *Notions pratiques d'Électricité*, œuvre scientifique remarquable qui pourrait être aussi bien signée par un ingénieur.



LE DOCTEUR MARCEL LERMOYEZ
par G. Manu
Salon des Médecins de 1931



MÉDITATION (Cloître des Augustins, à Toulouse)
Par Henri Rachou — École française — MUSÉE DE TOULOUSE

CANDIDATURES LITTÉRAIRES

Alexandre Dumas père tenta, en 1841, de se faire nommer représentant du peuple. Il établit une profession de foi extraordinaire, qui paraît l'œuvre d'un fantasiste échevelé, si l'on ne savait quelle était l'incroyable candeur du romancier :

Rux travailleurs,

« Je me porte candidat à la députation; je demande vos voix; voici mes titres :

Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour, soit soixante-treize mille heures. Pendant ces vingt ans, j'ai composé quatre cents volumes et trente-cinq drames. Les quatre cents volumes, tirés à quatre mille et vendus 5 francs l'un, soit 11 millions 853.600 francs, ont produit : aux compositeurs, 264.000 fr.; aux pressiers, 525.000 fr.; aux papetiers, 683.600 fr.; aux brocheuses, 120.000 fr.; aux libraires, 2.400.000 fr.; aux courtiers, 1.600.000 fr.; aux commissionnaires, 1.000.000 fr.; aux messageries, 100.000 fr.; aux cabinets littéraires, 4.500.000 fr.; aux dessinateurs, 28.000 fr.

En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année trois cents journées de travail, mes livres ont donné, pendant vingt ans, le salaire à 1.692 personnes.

Les trente-cinq drames joués cent fois chacun, l'un dans l'autre, ont produit 6.360.000 francs, soit : aux directeurs, 1.400.000 fr.; aux acteurs, 1.250.000 fr.; aux décorateurs, 210.000 fr.; aux costumiers, 149.000 fr.; aux propriétaires des salles, 700.000 fr.; aux carbonniers, 60.000 fr.; aux musiciens, 157.000 fr.; aux pauvres, 630.000 fr.; aux afficheurs, 80.000 fr.; aux comparses, 350.000 fr.; aux gardes et pompiers, 70.000 fr.; aux marchands de bois, 70.000 fr.; aux tailleur, 50.000 fr.; aux marchands d'huile, 525.000 fr.; aux balayeurs, 10.000 fr.; aux assureurs, 60.000 fr.; aux contrôleurs et employés, 140.000 fr.; aux machine, 180.000 fr.; aux coiffeurs et coiffeuses, 93.000 fr.

Mes drames ont fait vivre à Paris pendant dix ans : 347 personnes; en triplant le chiffre pour toute la province : 1.041 personnes; ajoutez les ouvreuses, chefs de claqué, fiacres : 70 personnes; total : 1.450 personnes.

Drames et livres, en moyenne, ont donc soldé le travail de 2.160 personnes. Ne sont point compris là dedans les contrefacteurs et les traducteurs étrangers. »

AL. DUMAS.

Cette profession de foi n'est-elle pas un monument ? Bien entendu, Alexandre Dumas ne fut pas élu : il avait eu d'ailleurs un concurrent très sérieux dans la personne de Paul de Kock qui posa sa candidature par l'affiche suivante :

« J'ai infinité plus de droits à être membre de l'Assemblée constituante que le citoyen Alexandre Dumas. Il se vante d'avoir fait gagner douze mil-

lions à ses éditeurs, à ses marchands de papier et à ses claquéurs.

Bagatelle !

Ma plume a rapporté, dans l'espace de vingt ans, 63 romans. Ce n'est pas trop cher de calculer chaque roman à un million.

Total : 63 millions.

Je défile qui que ce soit de me prouver qu'un million, multiplié par 63, ne donne pas 63 millions. Cela étant admis et à l'abri de toute discussion, je me suis livré à un autre calcul ; je vous le soumets en toute confiance.

Je demeure au boulevard Saint-Martin, à l'entresol, et je me mets à ma fenêtre de quatre à cinq heures de l'après-midi, pour regarder passer les marchands de coco. Toute la France sait cela. Or, pas un voyageur ne vient à Paris sans écrire sur ses tablettes qu'il ne doit pas oublier d'aller contempler Paul de Kock à sa fenêtre au moment où il regarde les marchands de coco. Chacun de ces voyageurs prend naturellement l'omnibus pour se rendre au boulevard Saint-Martin : Six sous. Quand il m'a contemplé, il reprend l'omnibus : Six sous. Vingt mille voyageurs se livrent chaque année à cette dépense. Ce manège dure depuis vingt ans et a, par conséquent, rapporté aux omnibus 4.800.000 sous. Je passe même sous silence les princesses russes qui, pour me voir, n'ont pas reculé devant la dépense d'une citadine.

Ce n'est pas tout : une foule de femmes dont je ne veux pas divulguer les noms, mais dont je donnerai très volontiers les adresses à quiconque les voudra, m'ont demandé mon portrait ; j'en ai fait faire environ trois mille au daguerréotype. D'autres femmes encore plus folles de mes œuvres m'ont supplié de leur donner un autographe ou une mèche de mes cheveux. Ces autographes se vendent journalièrement cinquante écus à l'hôtel Bullion, et j'en ai donné au moins six mille. Calculons quelle somme énorme j'ai encore mise ainsi dans la circulation. Quant à mes mèches de cheveux, je les passe sous silence attendu que je les rachète moi-même en ce moment partout où je peux les retrouver. Je regrette aujourd'hui de les avoir gaspillées.

Enfin, dernière considération bien puissante, non seulement j'ai nourri publiquement une foule d'imprimeurs et de cochers d'omnibus, mais j'ai nourri l'esprit et le cœur de trois ou quatre millions de Français, qui ont puisé dans mes ouvrages les plus saines doctrines philosophiques et littéraires.

Je compte donc, chers concitoyens, que vous m'enverrez occuper, sur les bancs de l'Assemblée nationale, la place qu'ose me disputer un romancier qui n'a produit encore de la marchandise que pour onze misérables petits millions. »

PAUL DE KOCK.

On était gai en ce temps-là.

Léon TREICH (Histoires Politiques)

Dans leurs notes successives, communiquées à l'Institut, à l'Académie de Médecine et à la Société de Biologie, MM. Richet et Héricourt ont fait connaître comment le suc de viande crue est antibacillaire : le suc accomplit une sorte de mission métatrophique, il change la nutrition des cellules vivantes, les rend réfractaires aux toxines tuberculeuses ainsi qu'aux cultures microbien.

Chez les bacillaires les plus anorexiques, la CARNINE LEFRANCQ, suc musculaire cru concentré, remplit merveilleusement cette mission.



MAURICE DE FLEURY

LE DOCTEUR MAURICE DE FLEURY
Plaquette plâtre par le Professeur HAYEN
Salon des Médecins 1931

PARIS - MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE (COLLECTION GAMONDO)



LE FOYER DE LA DANSE À L'OPÉRA DE LA RUE LE PELETIER (1872)
Paul Baudry (1848-1907) - Ecole française



Panteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.185

27^e ANNÉE
N° 287
MAI-JUIN 1932



UN AMOUR ALSACIEN DE GOTHE

HENRY MASSOUL

— FREDÉRIQUE —

Kraeuter, qui fut secrétaire de Goethe dans les années 1809-1810, raconte que le poète, en lui dictant les chapitres de son autobiographie qui ont trait à son séjour en Alsace, « s'arrêtait souvent, profondément ému, et reprenait ensuite sa dictée d'une voix plus basse ». Ces hésitations et ce trouble n'étaient point dans la manière du maître : « Goethe, rapporte un autre de ses secrétaires, Christian Schuchardt, qui ne le servit pas moins de huit ans, dictait toujours. La parole coulait sans interruption de ses lèvres, si bien que j'avais de la peine à le suivre, et, lorsqu'une visite l'appelait hors de son cabinet, il ne se montrait pas, à son retour, le moins du monde embarrassé, mais il se remettait à dicter aussitôt, sans même me faire relire la dernière phrase. »

Quelle était donc la cause de l'émotion singulière dont parle Kraeuter ? Que voyaient les yeux du poète sexagénaire, quand, à la distance de quarante ans, il évoquait les images de sa jeunesse ? Quels souvenirs — douloureux peut-être — assourdisaient alors par instants sa voix ?

Essayons de retrouver le chemin que prenait, en ces moments-là, sa pensée.

GOETHE EN 1773
par J.-D. BAGET

et un ans. Il est inscrit depuis six mois comme étudiant dans le grand registre de l'Université : Joannes Wolfgang Goethe, Moeno-Francourtensis, logiere bey Hr. Schlag auf dem Fischmarkt. Il prend ses repas dans la ruelle de l'Ail, à la table d'hôte des demoiselles Anne-Marie et Suzanne Marguerite Lauth, où il a rencontré une société de joyeux camarades et l'amitié précieuse d'un homme d'âge, célibataire endeuillé, président de la pension, expérimenté et indulgent aux jeunes : le docteur Salzmann, « secrétaire de la chambre des Tuteilles de Strasbourg ». Wolfgang Goethe est censé étudier le droit; mais il est, pour lors, férus de médecine et, plus sûrement que dans les salles de l'Alma Argenticensis où régne Justinien, on le trouve à la clinique du bon docteur Ehrmann, « doyen perpétuel des médecins et physiciens de la ville », ou bien encore à l'hôpital civil, où le maître Lobstein enseigne l'anatomie. Au reste, son compagnon ordinaire est un étudiant en médecine : Frédéric Léopold Weyland, Alsacien de Bouxwiller, lequel lui sert de guide dans le pays de plaines et de montagnes qu'est la vieille Alsace.

On chercherait d'ailleurs en vain un « coin de terre » plus agréable pour être jeune.

Gaudemus igitur, juvenes dum sumus!



Goethe se revoit dans la ville française de Strasbourg, au mois d'octobre 1770. Il a vingt

Par l'usage de la **CARNINE LEFRANCQ** l'appétit augmente, la nutrition s'accélère, la phagocytose et la macrophagie sont activées, le sang s'enrichit en hématies et en hémoglobine ; en un mot, toutes les réactions de l'organisme contre les offenses venues de l'extérieur sont exaltées.

Conversations et discussions prolongées à la table d'hôte; heures tièdes du soir passées avec les meilleurs amis — Franz Lersé, Jung, Lenz, Weyland — sur la plateforme de la rose cathédrale; leçons de valse chez un vieux Français dont les deux filles, avenantes et jolies, dansent tour à tour avec le galant Francfortois; soirées mondaives chez les bourgeois de la ville et bals rustiques hors la Porte des Pêcheurs, soit du côté du *Peage-sur-l'Eau*, au bord de l'Ill, ou bien sous les tilleuls de la Robertsau; promenades à pied et à cheval; — avec cela, le cœur depuis plusieurs mois inoccupé, ce qui rend l'existence étonnamment « libre et légère » : « Mon train de vie, écrit l'étudiant Goethe, est comme une partie de traîneau splendide et sonore : rien pour le cœur, tout pour les oreilles et les yeux... »

Or, aujourd'hui, samedi 13 octobre 1770, Léopold Weyland a promis à son ami de le présenter à deux jeunes filles des environs de Strasbourg avec lesquelles une lointaine alliance de famille lui permet de cousinier plaisamment, et, dès le matin, les jeunes gens sont partis, sur des chevaux de louage, pour Sessenheim, où le père desdites demoiselles est pasteur. Ils ont passé par les bois de la Wanzennau, par Herlisheim et par Drusenheim, où ils ont diné, et voici qu'après avoir traversé une forêt ils débouchent dans une vaste plaine de prairies qu'entrecoupent les taches jaunes du maïs d'automne. À droite, au-delà du grand fleuve, invisible et prochain, qui glisse silencieusement, derrière les rideaux d'arbres, parmi les îles et les marais, la Forêt-Noire profile ses sommets arrondis. À gauche, la ligne des Vosges bleuit au loin. Et devant nos cavaliers, là-bas, à deux portées de mousquet à peine, l'humble clocher de Sessenheim, dont la forme est celle d'une coupe renversée, pointe au milieu des toits et des clos.

Parvenus au presbytère, lequel, à vrai dire, semble plutôt une très vieille métairie, les deux jeunes gens n'y trouvent que le pasteur Brion, petit homme d'une cinquantaine d'années, tranquille et doux, dont l'horizon est tout entier rempli par les six villages confiés à son ministère, et qui fait paraître devant ces visiteurs inattendus autant de bonne grâce que de loquacité. Puis survient la maîtresse de maison, plus jeune, plus vive, bourgeoisie de Strasbourg, chez qui la rude vie campagnarde n'a point aboli la distinction native. L'une des filles, l'aînée, que ses parents

nomment Salomé, entre en coup de vent et sort de même. En vain elle a *haché* sa cadette dans les jardins et les clos quand la porte s'ouvre pour la troisième fois...

Mais laissons ici parler l'auteur de *Dichtung und Wahrheit*, car la poésie ne se saurait plus séparer de la vérité :

« Ce fut alors, dans ce ciel des champs, le lever de la plus aimable des étoiles. Vêtue d'une courte jupe blanche de forme ronde dont le volant laissait voir jusqu'aux chevilles les petits pieds les plus jolis du monde, d'un corsage ajusté, pareillement blanc, et d'un tablier de taffetas noir, Frédérique était à mi-chemin entre la paysanne et la citadine. Élancée et légère comme si son corps n'eût rien porté, elle s'avanza. On aurait dit que, pour les lourdes tresses blondes de sa tête mignonne, son cou était trop frêle. De ses yeux bleus pleins de gaieté, elle jeta très distinctement un regard ailleurs, et son petit nez mutin explora l'air aussi librement que s'il n'y eut eu en ce monde nul souci. Son chapeau de paille pendait à son bras, de sorte que Jeus le plaisir, dès la première rencontre, de la voir et de la reconnaître dans toute sa grâce et toute sa gentillesse... »

Quand le lendemain soir, ayant passé la nuit à l'auberge du village et la journée du dimanche dans la maison hospitalière du pasteur, les deux camarades reprirent leur route vers la ville, le cœur du Francfortois n'était plus vacant; il n'avait qu'un désir et qu'une hâte : revoir sa nouvelle amie. Et son premier soin, dès le lendemain de son retour à sa chambre, fut de lui écrire une longue lettre :

Strasbourg,

le 15 octobre 1770.

Chère nouvelle amie,



LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG
d'après une eau-forte de Ch. Pinet

« Je ne balance pas à vous nommer ainsi; car si je m'entends un tantinet au langage des yeux, les miens ont trouvé dans les vôtres, dès le premier regard, l'espérance de cette amitié; je jurerais pour nos coeurs... »

On voit que le jeune Goethe ne doutait point de soi et qu'il menait rondement ses affaires d'amour. Mais comment la fillette des pasteurs, de son côté, — elle avait dix-sept ans, — n'eût-elle point rêvé en effet, à partir de ce jour, du bel étudiant aux grands yeux noirs qui savait tant rire et si galamment contenter?

La Carnine Lefranceq n'est pas un remède à longue échéance.

ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT.

Ne renfermant aucun toxique, elle est acceptée volontiers par les organismes les plus délicats.

(Une cuillerée à potage au début de chacun des repas.)



Le Docteur L. BRAEMER

Professeur honoraire de la Faculté de Pharmacie de Strasbourg

Ainsi prit naissance ce que l'on appela plus tard — en littérature — *l'Idylle de Sessenheim* (1).

* *

Mais les critiques littéraires sont gens redoutables et parfois bien fâcheux. Qu'ont-ils fait de cette « idylle de Sessenheim » que Goethe, par convenance poétique, avait placée tout entière dans l'espace d'un printemps et à laquelle, pour d'autres raisons, il avait donné un contenu à la fois si gracieux et si prudent?

L'un d'eux, par exemple, un certain Engelhardt, publié dès 1838, dans le *Morgenblatt*, cinq lettres de Goethe datant de l'époque où le poète se montrait le plus assidu dans la maison des Brion. Ce ne sont pas toutefois des lettres à Frédérique : sauf la première épître amoureuse que nous venons de citer, celles-là ont toutes disparu. Les lettres retrouvées furent écrites au presbytère même de Sessenheim, où Goethe séjourna, environ la Pentecôte de 1771, durant cinq semaines, auprès de la jeune fille que tout le monde tenait pour sa fiancée. Elles portent l'adresse de son ami et confident Salzmann. En voici quelques extraits.

« ...L'entourage, ici, est assez terne; la petite continue d'être tristement malade, et cela dérange tout l'ensemble. Sans compter la *conscia mens* — non point *recti*, helas! — que je porte avec moi... »

« ...Il pleut dehors et il pleut dedans. Les méchants vents du soir soufflent la vigne devant ma fenêtre et mon *animula vagula* est comme la petite grouette qui tourne et tourne, là-bas, sur le clocher... »

« ...Il serait grand temps que je pense au retour. Je le veux et le veux, mais que peut le vouloir contre les visages qui m'entourent? L'état de mon cœur est étrange, et ma santé chancelle à travers ce monde, qui est cependant plus beau que je ne l'ai vu depuis longtemps. Parfois, je me demande : Ne sont-ce point là les jardins de fées que tu rêvais? Ce sont eux, ce sont eux, je le sens, mon cher ami; mais je sens pareillement qu'on n'est pas plus heureux d'un cheveu quand on a obtenu ce qu'on désirait. Ah! le supplément! Ce supplément que le destin nous pèse en plus de chacun de nos bonheurs!... »

« ...Mon âme n'est pas bien gâtée. Je suis trop éveillé pour ne pas sentir que j'allonge la main vers des ombres... »

On peut, en comparant ces lettres aux pages ensOLEILLÉES de *Poésie et Vérité* où Goethe décrit le même séjour à Sessenheim, mesurer déjà toute la distance qui sépare la vérité de la poésie, et l'on en vient à se demander Goethe aimait-il réellement Frédérique?

Certes il s'éprit d'elle à la première rencontre et, durant plusieurs mois, il crut de bonne foi — ses poésies de l'époque, dans leur forme originale, en témoignent pleinement (2) — qu'il pouvait bien son existence à celle de la jeune fille. Il le crut, le laissa croire et s'engagea envers elle. Mais un moment vint où il dut se rendre compte que le mariage, entre Frédérique et lui, était chose impossible. — Pourquoi?

Si l'on veut bien comprendre cet apparent reflux de son amour, il faut d'abord se souvenir d'une particularité de Goethe : il ne pouvait point abstraire, dans sa pensée, les personnes qu'il connaissait bien de leur milieu habituel; son œil de poète ne les voyait que dans leur entourage familial et dans le plein de leur vie propre. Frédérique à Sessenheim, paraissant sur le seuil du presbytère rustique dans la lumière dorée d'un beau jour d'automne; Frédérique, la petite

Alsacienne, dans son village d'Alsace, parée à la façon de son pays, chantant à pleine voix, dans un verger, une chanson alsacienne; Frédérique toujours gaie, toujours contente, courant, volant sur le sentier d'une prairie, parmi les herbes et les fleurs de sa terre natale : telle était la jeune fille que Goethe aimait. De la voir un jour, dans le plus beau mois du printemps, immobilisée à la chambre, attristée, peut-être même un peu défigurée par la maladie, cela mit un premier

désordre dans les sentiments du poète, car cela dérangeait l'ensemble accoutumé. Et il commença de s'observer lui-même et de réfléchir. Ayant aperçu qu'en arrachant cette jolie plante de son sol il risquait d'en détruire tout le charme, il dut reconnaître en même temps qu'il ne pouvait pas, de son côté, s'acclimater dans l'étroit jardin de fées de Sessenheim. Son génie était planté d'autre ciel (3)... *Je suis trop éveillé pour ne pas sentir que j'allonge la main vers des ombres.* Il renonça à Frédérique. Il trahit ses sentiments.

Sur le point de quitter Strasbourg (août 1771), Goethe alla porter ses adieux à la famille Brion. « Lorsque, du haut de mon cheval, je touchai encore une fois la main de Frédérique, les larmes coulaient de ses yeux et je me sentais fort mal à l'aise... » (*conscia mens — non recti*).

Il n'avait pas eu le courage d'éclaircir sa fiancée

(1) Goethe — contrairement à l'usage — écrivit ainsi le nom du village alsacien.

(2) Goethe n'a publié qu'une partie de ses poésies à Frédérique, les écourtant et en les altérant parfois jusqu'à les falsifier.

(3) Il est curieux de voir Goethe dans *Poésie et Vérité* (livre XI) laisser le récit de son amour s'égarter et se perdre au milieu d'interminables considérations littéraires (où l'estraint en particulier le commerce de Herder).



LA MAISON DU PASTEUR DE SESSENHEIM
Sanguine de GOTHE - Goethe National Museum, à Weimar



LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

DR HERICOURT
LA ZOMOTHERAPIE Rue M. éditeur

de ses dessins avant que de prendre congé d'elle. Il lui écrivit de Francfort une lettre qui donna à ses adieux tout leur sens.

« Sa réponse me déchira le cœur. C'était la même main, la même pensée, le même sentiment, qui s'étaient formés pour moi, par moi... J'étais coupable... J'avais blessé le cœur le plus beau, très profondément... »

Voilà pourquoi sans doute, quarante ans plus tard, le conseiller Goethe, en dictant à son secrétaire Kraeuter le dixième et le onzième livre de *Poésie et Vérité*, s'arrêtait par instants, sentant sa voix manquer. Au souvenir de son bel amour alsacien le remord se mêlait.

Mais ce qui ne représentait dans la vie du grand écrivain qu'un épisode, ce fut, pour Frédérique, toute la joie, tout le malheur, toute l'histoire de sa vie de femme. Elle demeura fidèle à son poète jusqu'à la tombe. Après la séparation de 1771, elle le revit une fois, au mois de septembre de l'année 1779.

Goethe, passant par l'Alsace pour se rendre en Suisse avec le duc Charles-Auguste de Weimar, s'écarta un jour, seul, de sa route, pour aller sauver ses vieux amis de Sessenheim. Lui-même a raconté cette visite dans une lettre à Mme de Stein où se trouvent ces mots :

« ...La seconde fille de la maison m'avait aimé autrefois, mieux que je ne le méritais et plus que d'autres pour qui j'ai employé beaucoup de passion et de fidélité. J'avais dû la délaisser dans un moment où cela lui coûta presque la vie. Elle glissa là-dessus et me toucha seulement quelques mots d'une maladie qui lui était restée de ce temps-là. Elle se comporta avec moi de la façon la plus charmante et me montra tant d'amitié cordiale dès le moment où, sur le seuil, nous manquâmes nous heurter du nez, que je me sentis tout à fait à l'aise auprès d'elle. Je dois dire qu'elle n'entreprit point par la plus légère allusion de réveiller en moi les sentiments anciens. Elle me conduisit dans les tonnelles, me força de m'y asseoir — et ce fut bien. Nous avions le plus beauclair de lune; je m'enquis de tout le monde... Les parents se montrèrent pareillement cordiaux. On trouva que j'avais rajeuni. Je demeurai la nuit et pris congé le lendemain au lever du soleil, salué d'aimables visages, en sorte que je puis de nouveau songer avec contentement à ce petit coin du monde et vivre en paix avec les esprits réconciliés de ces honnêtes gens... »

Frédérique ne se maria pas. Après la mort de ses parents, elle eut le lot ordinaire des vieilles demoiselles pauvres, qui est le plus souvent de vivre chez leurs frères et leurs sœurs mariés et de les servir obscurément. La médisance, la calomnie — et la pire — n'ont pas épargné sa mémoire. C'est chose commune en ce monde que de voir, autour des réputations les plus pures, quelques vilaine limace rampante laisser sa

mince trainée de bave. Renan ne rapporte-t-il pas qu'on lui dit que la petite Noémie, la douce amie de son enfance, avait « mal tourné »?

Frédérique ne parlait jamais de son grand amour passé. Elle demeura toute sa vie très bonne, souriante, doucement gaie. Une dame dont elle avait été gouvernante disait d'elle : « Bien longtemps, quand on me parlait des anges du paradis, je me les figurai comme tante Brion dans sa robe blanche. » A Rothau, en Alsace, où elle demeura plusieurs années auprès de son frère, le pasteur Charles Brion, les bonnes gens la choisissaient volontiers pour marraine de leurs enfants; dans les registres des baptêmes de la cure protestante conservés depuis ce temps-là, on ne rencontre pas moins de quatre fois sa fine signature.

Nous avons voulu, l'été dernier, voir Sessenheim. C'est un village d'un millier d'habitants, dont les toits gris et roses s'éparpillent dans la verdure d'un véritable bois d'arbres fruitiers. Avec ses vieilles maisons à pans de bois, ses pignons barrés d'auvents, ses murailles tapissées de vignes et ses fenêtres avivées de géraniums, il est resté très alsacien. Nous y avons passé d'agréables heures du soir, devant l'hôtel de la Couronne, sur le banc, à relire l'*Idle de Sessenheim*, tandis que de toutes petites Alsaciennes, près de nous, jargonnaient à leur manière et que le couple des cigognes communales, revenu des marais, tenait conseil sur son nid, au sommet d'une cheminée voisine.

Nous comptions visiter le presbytère du pasteur Brion, mais il n'existe plus depuis longtemps. Sa place est marquée par un jardin qui forme, au milieu du bourg, sur la route de Drusenheim à Soufflenheim, un grand videricimetière de souvenirs déjà fort anciens... De l'autre côté de la rue, on voit encore le temple où Goethe entendit prêcher le père de sa belle amie; à l'un des murs sont accotées deux pierres tombales, celle du pasteur Jean-Jacques Brion et celle de sa digne épouse, dame Brion, née Madeleine-Salomé Scheoll. Leur fille Frédérique ne repose pas auprès d'eux. Son lieu de sépulture est en terre badische, à Meissenheim, où elle finit ses jours dans la maison de son beau-frère le pasteur Marx, le samedi 3 avril 1813, à l'âge d'environ soixante ans. Depuis 1866, un buste de marbre orne la tombe de la modeste fille d'Alsace qui, par sa beauté, sa simplicité, sa vérité, inspira le plus célèbre des écrivains allemands. Sur la pierre, que les années ont noircie, on lit ces deux vers :

*Ein Strahl der Dichtersonne fiel auf sie,
So reich, dass er Unsterblichkeit ihr ließ!*

(Du soleil de la poésie, un rayon tomba sur elle, si riche qu'il lui prêta l'immortalité.)

HENRY MASSOUL



Cliché "l'Illustration"
FRÉDÉRIQUE BRION
d'après une lithographie d'ENSELBAUM

LA
CARNINE LEFRANCO
Renferme tous les Ferments Vivants
du Suc Musculaire

CONTRE LA CONSUMPTION

Depuis les travaux de Richet et Héricourt, le plasma musculaire nous permet d'administrer, sous une forme réduite, la quintessence des ferment de la viande fraîche, dont les vertus reconstitutrices n'ont d'égale que la puissance catalytique. L'emploi du suc musculaire a permis le terrain d'entente entre les praticiens qui considèrent la **surnutrition** comme nécessaire chez les consomptifs et ceux qui redoutent, à bon droit, la **surintoxication** par un régime carné intensif.

L'étonnant succès de la **CARNINE LEFRANCQ**, dans la pratique, est dû surtout à ce que, sans répugnance et sans

gavage, les bacillaires les plus anorexiques et les plus dyspeptiques peuvent se nourrir richement et se relever; se défendre contre la toxémie et l'infection, qui les conduisaient fatallement à la banqueroute vitale.

La **CARNINE LEFRANCQ** se conduit ici comme un sérum musculaire animé et vivant, augmentant rapidement les forces et le poids des malades (Josias et Roux) grâce à ses nucléoprotéides et à sa richesse naturelle en lécithine et en principes mariaux. C'est l'**anti-consumptif** le plus complet, parce qu'elle équilibre la nutrition et régénère les énergies du protoplasma.

PARIS - MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE



INTÉRIEUR HOLLANDAIS
par Pieter de Hooch (1629 - vers 1684). — École hollandaise

LE DOCTEUR LOUIS BRAEMER

Professeur Honoraire à la Faculté de Pharmacie de Strasbourg



Louis Braemer est né à Strasbourg, le 6 Avril 1858.

Il fit ses premières études dans cette ville, mais les termina à Lyon, ses parents ayant opté pour la nationalité française.

Bachelier ès-sciences en 1875, stagiaire à La

gnieu (Ain) jusqu'en octobre 1877, il fut attaché au Laboratoire de botanique et de matière médicale dès le début de ses études à la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Lyon. De 1879 à 1880, il fut préparateur titulaire de la chaire du professeur Gauvet.

En Octobre 1878, il était reçu pharmacien-élève du Service de Santé militaire.

Reçu pharmacien de 1^{re} classe en 1882, il était nommé aide-major de 2^{re} classe en novembre de la même année et devait terminer sa carrière militaire avec le grade de Pharmacien-Major de 1^{re} classe de l'A.T. Comme pharmacien du cadre de complément, il était nommé pharmacien chef de l'Hôpital militaire de Toulouse le 2 Août 1914, et adjoint au directeur du Service de Santé militaire de la 17^e Région, de 1915 à 1917. La guerre terminée à l'hôpital militaire de La Charité (aujourd'hui Desgenettes), Louis Braemer était nommé professeur à la Faculté de Pharmacie de Strasbourg, où il occupa une chaire de Matière Médicale d'Octobre 1919 à Octobre 1928. Par surcroit, il professe le cours de marchandises organiques à l'Institut

d'enseignement commercial supérieur de Strasbourg depuis 1920, celui des produits coloniaux et d'hygiène coloniale au même établissement depuis 1926.

Depuis 1880, date de ses premières publications dans le *Bulletin de l'Institut agronomique de Lyon*, Louis Braemer a écrit une centaine de factums : livres classiques, thèses, notes, articles de journaux scientifiques, traductions, etc.

Il a collaboré au *Bulletin de la Société de Pharmacie du S. O.* dont il a assuré la rédaction scientifique pendant plus de 30 ans; au *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse* dont il a été successivement secrétaire-adjoint, secrétaire général et président; aux *Comptes Rendus de l'A.F.A.S.* dont il a été secrétaire local et plusieurs fois président de la Section de Botanique; au *Journal de Pharmacie et de Chimie* où il a fait pendant 20 ans l'analyse des périodiques pharmaceutiques et botaniques allemands.

Il a écrit sur toutes les branches des sciences médico-pharmaceutiques, mais principalement sur la botanique pure et appliquée, et sur l'histoire et l'enseignement de la Pharmacie en France et à l'Étranger.

Correspondant étranger de l'Académie Royale de médecine de Belgique depuis 1900; correspondant national de l'Académie de Médecine de Paris depuis 1920; correspondant national de la Société de Pharmacie de Paris depuis 1899, le docteur Braemer est Chevalier de la Légion d'Honneur, depuis 1910.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Braemer étudiant dans sa bibliothèque qui ne comprend pas moins de 9.000 ouvrages. Sur son bureau, au milieu de livres, un microscope, une corge, des coloquintes et une racine de bryone dite « Navel du Diable. »

L'ARBRE

C'est l'Arbre. Il est opaque, immobile, et vivant. Il baigne dans le ciel, il trempe dans le vent. Une nuit verte inonde en plein jour ses ramifications. La moindre brise en tire un millier de murmures. Et toujours quelque oiseau qui plonge dans l'air bleu, Puis, quand le crépuscule épaisse peu à peu, Tel qu'une eau sous-marine et glauque, le silence, Lentement il le boit comme une éponge immense. Son front semble, le soir, se perdre au plus profond De l'ombre; et par les nuits où les étoiles font Luire au travers et scintiller leurs clartés blanches, Il a l'air de porter tout le ciel dans ses branches, Il se dresse touffu, secret, vertigineux : Son tronc énorme est bossué d'énormes nœuds, De vifs surges verdoyent à son pied centenaire, Chacun de ses rameaux semble un arbre ordinaire... Quelle pensée auguste et douce habite en lui? Que rêves-tu, grande Ame encor jeune aujourd'hui Qui t'occupes du fond des temps, et t'y recueilles? On le sent respirer, lent, de toutes ses feuilles...

FERNAND GREGH.

LA CARNINE LEFRANCQ

Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin comme le fait la viande crue et son action est plus énergique puisque " DANS LA VIANDE CRUE, L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, CEST LE JUS "

Docteur J. H. H. Lefrancq,
La Lefrancq, 3 Rue Léonard.

LA CARNINE LEE

Quelque d'un peu élevé et moins chère des préparations Il vaut mieux faire une petite quantité d'un remède dont on a la valeur qu'une dose élevée d'un produit quelconque.





LA MÈRE LABORIEUSE

par Jean-Baptiste-Siméon CHARDIN (1699-1779). — École française

La CARNINE LEFRANCQ exerce sur la composition du sang une influence modifatrice intense ; invariablement, elle augmente sa teneur — en hémoglobine et en hématuries. —



P.40327



Panteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE



— DIRECTION —

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE

(SEINE)

TEL COMBAT 01-34

R. C. SEINE 25.105

27^e ANNÉE

N° 288

JUILLET-AOÛT 1932

A PROPOS DU CENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE
ET CELUI DU SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (1830-1832)

De toutes les guerres soutenues par la France depuis un siècle, le Siège de la Citadelle d'Anvers est certainement le fait militaire le plus oublié de notre époque, et cependant le plus digne d'être rappelé à la mémoire.

La Belgique d'aujourd'hui, qui célèbre chaque année, avec tant d'enthousiasme, l'époque de sa délivrance, se souvient certainement de la part qui en revient à l'Armée française, et c'est parce qu'elle ne l'a pas oubliée qu'il convient de rappeler cette page d'histoire du règne de Louis-Philippe.

La Citadelle d'Anvers avait été construite par Charles Quint en 1535, en même temps que l'enceinte de la ville, située au nord : les remparts espagnols. C'est de là que devaient sortir, en 1569, des bandes mercenaires, au service de l'Espagne, qui pillèrent la cité. 3,000 bourgeois y laissèrent la vie. Dans cette furie espagnole, l'Hôtel de Ville avait été brûlé.



HIPPOLYTE LARREY

En 1577, les calvinistes prirent la ville et se mirent à l'œuvre de détruire la citadelle de fond en comble. En 1585, Alexandre Farnèse, malgré que les digues eussent été rompues, prit la ville pour le roi d'Espagne après un siège de plus d'un an. Il reconstruisit alors la citadelle aux frais de la ville.

Au XVIII^e siècle, par trois fois, les Français s'en rendirent maîtres. Notamment, en 1794, ils l'occupèrent pendant vingt ans. Lors du siège de la ville par les Alliés, en 1814, Carnot, qui la défendait, ne se retira qu'après l'abdication de Fontainebleau. La ville fut alors occupée par les troupes hollando-belges, commandées par des officiers bollandais.

En octobre 1830, la ville ayant été prise par les Belges — les rebelles, d'après les Hollandais — le général Chassé s'enferma dans la citadelle, d'où il bombarda la ville. Et malgré les conventions

La CARNINE LEFRANCQ rend la Zomothérapie agréable

ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT.

..... Une cuillerée à soupe au début de chacun des repas

acceptées et exécutées par les Belges, le roi de Hollande prétendait conserver la citadelle, d'où l'expédition française.

Rappelons les motifs de cette intervention :

En août 1831, le roi de Hollande, Guillaume I^e, violant l'armistice, envahissait la Belgique, et s'avancait victorieusement sur Bruxelles. Le roi Léopold venait de monter sur le trône. Il fit alors appel aux puissances garantes. Le roi des Français, Louis-Philippe, y répondit en envoyant une armée au secours des Belges et le roi de Hollande, menacé d'un envahissement de son pays, céda et retira ses troupes. La campagne dite des 10 jours

valut à la Belgique l'amputation de deux provinces et le Traité des XXIV articles imposant aux belligérants d'évacuer les places fortes qu'ils occupaient chez l'adversaire. La Belgique s'inclina, mais la Hollande s'y refusa.

C'est alors qu'en octobre 1832, les puissances envoyèrent un ultimatum au roi

Guillaume. L'Angleterre bloqua les côtes hollandaises et mit l'embargo sur les navires hollandais. Le 15 novembre, l'Armée française, dite du Nord, franchissait la frontière et se dirigeait vers Anvers par les deux rives de l'Escaut. Pour éviter un nouveau cataclysme à la ville d'Anvers, à l'exemple du sauvage bombardement d'octobre 1830 par le général Chassé, on avait décidé de s'emparer de la citadelle, et le roi Louis-Philippe avait prévenu le roi de Hollande que le premier coup de canon tiré sur la ville serait considéré comme une déclaration de guerre, et serait aussi le signal de l'envahissement des provinces hollandaises.

Les troupes françaises constituaient un effectif de 50.000 hommes, soit six divisions de toutes armes, dont une partie chargée de surveiller la frontière du Nord, à l'Est et à l'Ouest d'Anvers. Une autre armée française, forte de 45.000 hommes, occupait la ligne de la Meuse, la Prusse se trouvant disposée à soutenir le roi de Hollande en dépit du fameux traité qu'elle avait signé avec les puissances alliées.

A côté du Maréchal Gérard, auquel revient

tout l'honneur du Siège d'Anvers, l'histoire doit enregistrer les noms des généraux Saint-Cyr, Hugue, Haxo, Maigre et Hachard, dont Mac-Mahon était l'aide de camp.

Les opérations du siège, sous la direction des généraux Maigre pour les troupes d'artillerie et Haxo pour les troupes du génie, commencèrent aussitôt l'arrivée des troupes sur leur emplacement respectif et les débuts en furent assez pénibles. C'est le 25 novembre, à huit heures du soir, que la première tranchée fut ouverte sous la Citadelle d'Anvers, à 600 mètres du front et de la Place. Le Général Chassé ayant répondu à la sommation du Maréchal Gérard qu'il était prêt à se défendre, les opérations commencèrent.

Dans ce grand duel ou champ clos, l'honneur ne fut pas moins grand pour le vaincu que pour le vainqueur. Le général Chassé tint jusqu'au dernier moment, et ne se rendit qu'alors que la garnison, complètement

démoralisée, n'était plus en état de résister à une attaque de vive force. Il dut subir les conditions du vainqueur. La garnison, prisonnière, fut emmenée en France, où elle fut d'ailleurs traitée avec beaucoup d'égards. La lettre de remerciements adressée par le Général Chassé au Maréchal Gérard en est un éloquent témoignage.

L'Armée du Nord rentra en France et reçut du gouvernement belge un témoignage de reconnaissance par le décret suivant :

« Nous, Léopold, considérant que l'Armée française, toujours admirable par son génie, par sa bravoure et par sa discipline, a acquis à jamais des droits à l'estime et à la reconnaissance de la Nation belge pour les services qu'elle lui a rendus en 1831 et en 1832, avons, d'accord avec les Chambres, décrété ce qui suit :

« La Nation belge adresse ses remerciements à l'Armée française. »

Le Centenaire de 1830 a remémoré les événements qui ont uni dès les premiers jours de l'Indépendance belge les armées des deux pays. L'attitude du roi Albert et de son armée en face de l'invasion allemande et à la bataille de l'Yser



DÉMOLITION DE LA CITADELLE D'ANVERS EN 1577
d'après une peinture de A. GÖTTING

La Surprenante Rapidité d'Action de la CARNINE LEFRANCO est due à la CONCENTRATION du Suc Musculaire de bœuf employé à sa préparation



LE MARÉCHAL GÉRARD
par Charles-Philippe de LARIVIÈRE (1798-1876). — École française

ne sera jamais oubliée en France. Les remerciements de la Nation française à l'Armée belge et à son chef n'ont pas été exprimés par un décret, mais ils sont inscrits au fond du cœur de tous les Français (1).

Une armée d'observation hollandaise forte de 45.000 hommes était disposée le long de la frontière de Bergen-op-Zoom à Maestricht, en plus de neuf corps de chasseurs volontaires. L'Armée belge neutralisée, forte de 67.000 hommes, était immobilisée au Nord-Est. La garnison de la Citadelle se composait de 5.000 hommes à opposer à 30.000. Commencé le 29 novembre, le siège s'était terminé par la capitulation le 24 décembre 1832.

La superficie totale casematée de la citadelle s'élevait à environ 3.000 mètres carrés. Si l'on excepte les casemates et les poternes réservées au commandement, à la boulangerie et au dépôt de farine, il restait à peine 2.875 mètres carrés, soit, à raison de un mètre carré par homme, un espace suffisant pour une garnison de 2.875 hommes, tandis qu'elle en comptait 5.000. Il s'en suivit, ainsi que le général Chassé le fit remarquer dans son rapport de défense, qu'une moitié des hommes seulement pouvait se coucher, tandis que les autres devaient se tenir debout, et se reposer à la façon des chevaux à l'écurie. Car il faut excepter des locaux propres au logement quantité de poternes qui servirent exclusivement aux communications et non au repos de la garnison.

Or, les 10, 11, et 12 décembre, une partie des blindages des abris furent défoncés par les bombes et les boulets. On dut alors remédier à cette situation critique en aménageant, à l'aide de madriers, des étages dans les locaux existants.

LE SERVICE DE SANTÉ DE L'ARMÉE FRANÇAISE

On doit à Hippolyte Larrey une « *Histoire Chirurgicale des Sièges de la Citadelle d'Anvers, 1832* ». L'auteur s'y intitule : ex-Aide major des ambulances de l'Armée du Nord (Paris 1832, Imprimerie Huzard).

Le baron Hippolyte Larrey, né en 1809, est

(1) Général Azan.

mort à la fin de l'année 1895, laissant derrière lui une carrière des mieux remplies et des plus utiles à la science médicale. Il était le fils du grand Larrey, un des médecins de Napoléon Ier. Aide-Major aux ambulances de l'Armée du Nord en 1832, il avait participé, comme tel, au siège de la Citadelle d'Anvers.

Ce Siège ne fut pas, à proprement parler, une opération militaire remarquable, ni par le nombre des soldats qui y prirent part, ni par sa durée, ni par le sacrifice d'hommes qu'il occasionna, ce fut un événement sans importance, si on le compare aux batailles contemporaines.

Comme nous l'avons vu, commencé le 29 novembre, il se termina par capitulation le 24 décembre. La garnison se composait de cinq mille hommes, et l'armée française en comptait environ trente mille, avec tous ses services. Une partie en était détachée à la tête de Flandre, ou dirigée sur le Doel.

Les pertes en hommes furent minimes des deux côtés en regard surtout de la multitude des projectiles lancés par la poudre à canon. Du côté des Français, il n'y eut pas mille tués ou blessés,

cent dix tombèrent sur le terrain au combat de Doel ; il y eut une soixantaine de blessés. Du côté des Hollandais, il y eut plus de tués, mais moins de blessés. Ceux-ci étaient d'ailleurs tous dans un état lamentable. On compta peu de malades dans l'Armée française, la plupart étaient atteints de fièvre intermitte. L'ophtalmie des Pays-Bas ne s'étendait pas aux troupes françaises.

Dans l'ouvrage de Larrey, chapitre par chapitre se trouvent décrits les divers genres d'opérations pratiquées, soit dans les ambulances, soit dans les hôpitaux belges d'Anvers, de Malines et de Boom. On ne sait ce que l'on y doit admirer le plus, de l'exposé magistral des services rendus par ces ambulances, ou de leur admirable organisation, fruit de l'expérience acquise pendant les campagnes de l'Empire.

On sait que l'armée belge demeurait neutre dans le conflit, et n'eut pas à intervenir ; néanmoins ses médecins desservirent les hôpitaux où les blessés français et hollandais étaient recueillis. On trouve alors nombre de noms d'hom-



LE GÉNÉRAL CHASSE
RBM. Nat. Est.

AU DERNIER DEGRÉ DE LA CHLORO-ANÉMIE

Au fur et à mesure qu'elle prenait la CARNINE LEFRANCQ, l'appétit renaissait, ses forces revenaient...

Docteur R... à A... (Côte-d'Or)

mes, jeunes alors, qui plus tard s'illustreront à des titres divers : du côté des Belges, les Sommée, les Gouzée, les Vleminckx, les Molitor, les Seutes, les Schobbeens (père), comme aussi M. Le Grelle, bourgmestre d'Anvers ; du côté des Français, les Zirck, les Michel Lévy, etc. Nombre de jeunes chirurgiens, animés du désir de s'instruire, étaient venus d'Angleterre et d'Allemagne et s'étaient mis à la disposition des autorités militaires pour le service des ambulances.

Hippolyte Larrey rend hommage à toutes les bonnes volontés, à tous ceux qui ont contribué au soulagement des blessés. Parmi les brancardiers, il cite une vivandière, Antoinette Morand, qui parcourut sans cesse les tranchées, la tête haute et d'un pas joyeux ; ni les bombes, ni les boulets, ni les avertissements, ni les ordres mêmes, rien ne pouvait l'arrêter ; elle allait toujours au secours des blessés, offrant à chacun l'exemple du courage et le petit verre d'eau-de-vie. Un jeune médecin, bourgmestre de Berchem et de Marbaix, se rendit très utile.

Ecoutez maintenant l'exposé du commencement des hostilités. Nous sommes dans l'ambulance des tranchées :

« La nuit du 29 novembre venait de présider en silence aux travaux admirables du génie ; l'ouverture de la tranchée avait été faite, et la manœuvre habile de nos troupes avait déjoué la surveillance des Hollandais. Nous pouvions perdre dans cette nuit beaucoup de monde, et pas un seul ne fut tué, pas un seul blessé. La journée du lendemain ne pouvait finir avec autant de sécurité ; il fallait prévoir les dangers, bâter les secours. L'ambulance de réserve n'était pas assez près du centre des opérations ; une autre ambulance, plus directe, était indispensable pour recevoir les blessés sur le terrain ; cette ambulance fut improvisée aussitôt dans la matinée du 30.

« On avait choisi l'emplacement où se réunis-

sait l'Etat Major du Général de brigade commandant la tranchée. C'était en arrière de la petite église Saint-Laurent, adossée elle-même aux batteries de la première parallèle, à une petite distance du fort.

« Le service de cette ambulance devait être fait par un aide-major et deux sous-aides pendant vingt-quatre heures et renouvelé à tour de rôle ; on m'avait désigné pour la première garde. Le canon se fait entendre vers midi et demi et donne le signal de l'attaque ; cependant le feu ménagé des Hollandais n'atteint pas un seul homme de notre côté. Nous manquions d'ailleurs d'abri pour recevoir et panser les blessés ; l'église Saint-Laurent était là, mais close et déserte.

« Le soir venu, nos feux de bivouac à demi-éteints par la pluie conservaient assez de lueurs au milieu de l'obscurité pour attirer l'inquiétude et le canon des Hollandais ; déjà deux boulets avaient fait brèche à la petite église ; l'ordre fut donné d'éteindre les feux.

« J'obtins l'autorisation d'enfoncer la porte, nous voilà à l'abri dans l'église Saint-Laurent qui devint dès lors l'emplacement de l'ambulance de tranchée que l'on pourrait appeler aussi l'ambulance des premiers secours. »

Une seconde ambulance de tranchée fut organisée à Hoboken, située à l'extrême gauche et en arrière de la première parallèle.

Après la reddition de la place, Larrey obtient l'autorisation de se rendre à la citadelle, il fait un tableau saisissant des scènes d'horreur auxquelles il a assisté :

« On sait l'aspect qu'offrait alors la Citadelle en ruines ; pas un seul bâtiment qui ne fut détruit de fond en comble ; pas un pan de muraille encore debout, qui ne fut criblé de projets ; partout des éboulements et des toitures défoncées ; plus de chemins praticables, tout le terrain jonché de balles et de boulets, d'éclats



LE GÉNÉRAL HAXO
Bibli. Nat. Est.



MONUMENT ÉLEVÉ AUX SOLDATS FRANÇAIS
TOMBÉS AU SIÈGE D'ANVERS
(Cimetière de Schoonselhof)

La CARNINE LEFRANCQ est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme et de toutes
les déchéances physiques



LE DUC D'ORLÉANS DANS LA TRANCHÉE
AU SIÈGE D'ANVERS (Nuit du 29 au 30 Novembre 1832)
par J.-L. LUGARDON (1801-1884) - Musée de Versailles

de bombes et d'obus, de poutres et de pierres, de cendres et de cadavres. Quelques feux de bivouac, épars ça et là, semblaient encore des foyers mal éteints de la ruine de l'incendie.

« En parcourant à pas lents cette scène de désastre, au milieu des soldats hollandais désarmés, amaigris, épais par la fatigue, mais courageusement résignés à leur sort, je rencontre enfin le chirurgien principal de la garnison, M. Croissart, qui autrefois avait servi dans les ambulances de la Garde impériale ; il sait le sujet qui m'intéresse le plus dans la citadelle et me conduit d'abord devant les ruines du grand hôpital où les blessés n'avaient pu trouver un abri sûr ; plusieurs même avaient été tués dans leurs lits par nos projectiles ou par des éroulements de murs.

« On voyait encore, au milieu de ces débris de pierres, des débris d'hommes putréfiés, des troncs sans têtes, ou plusieurs têtes à côté d'un seul cadavre, et des membres épars. Nous allons à l'ambulance qui avait remplacé l'hôpital ; mais cette ambulance, quel triste aspect elle nous présente à son tour ! Elle est reléguée dans ces casemates étroites, basses, obscures et malaises ; la lumière du jour n'y pénètre pas, une ou deux lampes éclairent à demi les grabats resserrés les uns sur les autres, et tout tachés de sang. C'est là que sont couchés encore des soldats hollandais. C'est là que des chirurgiens ont dû accomplir leur pénible tâche déplaçant un homme pour pouvoir approcher d'un autre,

et obligés de se tenir courbés, à genoux par terre, et dans les positions les plus fatigantes.

« L'explosion des bombes et des obus, tout autour des casemates d'ambulance et, sur leur blindage même, déjà défoncé dans plusieurs endroits, le sifflement et le choc des balles et des boulets lancés de nos batteries, les décharges continues de l'artillerie de la citadelle, l'encombrement, les craintes, l'anxiété des blessés, les mouvements convulsifs des membres mutilés qu'il fallait couper, le mauvais état ou la perte des instruments de chirurgie ainsi que des appareils de pansement, enfin les dangers de mort, pour tous, telles étaient, en aperçu, les conditions déplorables où se trouvaient les chirurgiens hollandais, en présence de trois cent cinquante blessés entassés dans les casemates d'ambulance. »

La Révolution de 1830 avait séparé la Belgique de la Hollande, mais ce n'est qu'après la chute de la citadelle d'Anvers que la Belgique put être considérée comme ayant conquis sa liberté.

Depuis plus de deux ans, la citadelle, aux mains du roi de Hollande, pesait sur les destinées de la Belgique et sur celles de la ville d'Anvers, menacée à tout instant d'une destruction totale.

L'Armée du Nord délivra le pays d'un cauchemar, et Anvers, d'un volcan proche. La Belgique s'en est souvenue en 1914. Pour l'honneur, elle a répondu bravement au geste sauveur de la France. Le canon de Liège a été l'écho émouvant du feu de la Citadelle d'Anvers.



LE DUC DE NEMOURS DANS LA TRANCHÉE
AU SIÈGE D'ANVERS (Décembre 1832)
par A. FAURE - Musée de Versailles

ACTION DU SUC MUSCULAIRE SUR L'ORGANISME

Le suc musculaire de bœuf, introduit dans la thérapeutique journalière par le professeur Richet, neutralise le bacille de Koch, affaiblit la virulence microbienne et entrave la prolifération des zymases tuberculeuses. Il exerce aussi, sur les muqueuses alvéolaires, une influence réparatrice, qui résout la congestion péri-tuberculeuse, éloigne les poussées catarrhales et active la réparation des épithéliums. Dans la pratique, il est plus commode et plus efficace d'avoir recours à la Carnine Lefrancq, qui est une fidèle amie de l'estomac et reconstitue directement la nutrition générale, en amendant le terrain constitutionnel. Ce qui prouve la haute valeur réparatrice de la Carnine, c'est qu'elle agit fort bien aux doses moyennes de deux à trois cuillerées à soupe par jour, qu'il est inutile de forcer. Un mois ou six semaines de traitement suffisent pour que les plus sceptiques deviennent des zomothérapeutes passionnés.

Sur le terrain de la clinique, tous les praticiens reconnaissent le pouvoir vitalisant incomparable de la Carnine Lefrancq. C'est que le suc musculaire présente, avec l'organisme, cette affinité vivante qui assure son incorporation et éloigne toute suspicion perturbative.

Dès les premières cuillerées, un sentiment d'invigoration et de bien-être euphorique signalent sa valeur reconstituante élective sur le sang, le système musculaire et le système nerveux. Mais sa capacité potentielle la plus remarquable s'exerce sur l'appareil respiratoire, dont les lésions les plus graves se trouvent bientôt modifiées d'une façon aussi durable que profonde.

La Carnine doit être envisagée comme le plus fidèle véhicule d'énergie et le propulseur le plus réconfortant du dynamisme vital : aussi reconnaît-elle, en pratique, fort peu de contre-indications.





P.4032



Panteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE



— o DIRECTION o —

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TEL COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

27^e ANNÉE

N° 289

SEPT.-OCT. 1932



JEAN GAUMENT ET CAMILLE CÉ

LE REBOUTEUR

A soixante-huit ans que j'aurai bientôt, le souvenir de mon premier client me ramène au temps des voitures à chevaux, au temps où les autres médecins avaient des voitures et des chevaux! Car je ne possédais alors, pour tout instrument de locomotion qu'un vélocipède à caoutchoucs pleins qui ne consentait à prendre un peu de vitesse qu'en descendant les côtes. Et le diable était que pour aller aux « Trois Pipes » la côte montait : trois quarts de lieue sous le soleil de juin.

Quand j'arrivais, recrue de chaleur et de fatigue, je trouvais le malade couché en travers du lit et qui beuglait comme un bœuf. Il était cependant de l'espèce rude et qui ne se plaint pas pour un bobo, mais ces luxations de l'épaule sont terriblement douloureuses.

Si novice que je fusse alors en déontologie, j'avais eu soin d'attraper au passage quelques renseignements sur Maître Honoré Bennetot. Cinquante ans, veuf et riche, il faisait marcher

avec un personnel réduit cette ferme posée sur le rebord du plateau. On m'avait prévenu que j'aurais du mal à lui faire délier les cordons de sa bourse, mais la souffrance avait eu vite fait de travailler pour moi et il accepta d'emblée,

sans marchander, ce que je lui proposai. Il n'y avait du reste point de choix et la technique d'une réduction n'a guère varié depuis que les pièces du squelette sont emboîtées de telle sorte qu'un rien suffit à les déboîter... et à les remboîter. Maître Bennetot avait d'ailleurs tenté de faire rentrer lui-même économiquement la tête de son humérus dans la cupule de son omoplate; mais il avait dû y renoncer, tant le moindre mouvement lui était intolérable.

Sans perdre de temps, je m'attelai à la besogne et je commençai comme le veut le manuel, « par la douceur ». La douceur fut sans effet. J'eus recours à la force. Piété sur le plancher, les reins tendus, la sueur au front, je tirai sur le bras du bonhomme. Peine perdue. Le



Photo H. Mansel

Photo H. Martine

La Carnine Lefrancq n'est pas un remède à longue échéance.

ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT.

(Une cuillerée à potage au début de chacun des repas.)

patient, à bout de souffle, menaçait de tourner de l'œil. D'un commun accord, nous interrompîmes le jeu. L'affaire prenait mauvaise allure pour ma réputation et mon porte-monnaie. Parmi tant de sciences inutiles qu'on apprend à l'école, on avait oublié de m'enseigner celle de cacher mon ignorance. J'insinuai timidement que je pourrais demander par télégraphe le secours d'un frère de Rouen. Maître Bennetot, contre mon attente, saisit l'idée au vol, mais non sans la modifier quelque peu. Il acceptait les frais d'une « consultation », pourvu que le choix du consultant lui fût laissé; et il me proposa (il m'imposa plutôt!) le nom d'un rebouteux dont je savais seulement qu'il râflait la clientèle à dix lieues à la ronde.

Je sursautai. L'honneur du corps médical, l'intérêt du malade et la peur du gendarme s'opposaient à ce que j'examinasse seulement ce projet. Maître Bennetot traita mes scrupules de foutaises. Qu'aurais-je à redouter puisque ce serait censément par hasard, que je rencontrais chez lui le rebouteux? — « C'est un homme qui sait tenir sa langue. Vous n'aurez qu'à en faire autant : ni vu ni connu, et le profit est pour vous deux. » Aussi bien, la chose était à prendre ou à laisser.

Il y a, dans les débuts de toute carrière, une petite lâcheté (ou plusieurs!) dont le souvenir, à la longue, s'atténue. Je ne voulus pas savoir à quelle heure le rebouteux viendrait, mais je me trouvai « censément par hasard » sur son chemin comme il montait aux « Trois Pipes » vers la fin de l'après-midi.

En passant à ma hauteur, il arrêta son élégant cabriolet, mit pied à terre et me tendit la main. Il était exactement le contraire du personnage de vaudeville à quoi je m'attendais. Il était jeune, plein d'aisance et de distinction, malgré sa mise cavalière et volontairement bohème : lavallière flottante, pantalons bouffants et veste de velours à côtes.

Je me trouvai géné, assis dans le cabriolet, à côté de ce singulier rebouteux. Son œil malicieux parut s'amuser un temps de mon embarras qui me raidissait dans une dignité supérieure, jusqu'à ce que, la voiture s'engageant dans un petit bois de chênes, il ouvrit un riche portefeuille et me tendit de mystérieux papiers.

Avec méfiance, je les dépliai et les lus avec stupéfaction. Il éclata d'un beau rire de jeunesse. Docteur en médecine, patenté sur peau d'âne et fort légalement investi de son *jus purgandi, coupandi et tuandi*, il avait eu l'idée géniale de se faire passer pour guérisseur marron : — « Ainsi, dit-il, la clientèle qui tourne le dos à ma science s'est ruée sur ma feinte ignorance. Et tout le monde trouve son compte à ce tour de passe-passe : les malades, les imbéciles et les autres... parce qu'il n'y a rien, mon cher frère, à quoi les pauvres hommes tiennent tant qu'au miracle! »

Au dernier tournant de la route, j'aperçus ma victime sur le seuil de sa porte et qui gesticulait joyeusement de ses deux bras. Je n'en pouvais croire mes yeux et je ne me fiai guère plus à ses oreilles quand je l'entendis nous crier de loin ces mots dépourvus de sens : « L'échelle! L'échelle! » Toutefois, il était parfaitement clair qu'il n'avait plus besoin de nos services et je commençai à redouter de jamais voir la couleur de son argent.

Cependant, le rebouteux sauta de voiture et prit tranquillement la parole en homme qui connaît le fort et le faible des âmes : — « Maître Bennetot, vous avez raccommodé votre épaulé, comme c'était votre droit, en vous suspendant aux barreaux d'une échelle. Le procédé est classique et, puisqu'il a réussi, nous dirons qu'il est bon... »

Le fermier riait à pleine barbe. Le rebouteux continua :

« Outre qu'il y a eu de votre part exercice illégal de la médecine, vous n'en devez pas moins, à monsieur et à moi-même, le montant de l'opération, soit cinquante francs. Vous êtes parfaitement libre de renier votre dette, mais, en ce cas... » Il posa sur l'homme un regard de sorcier... « avant que nous ayons regagné la vallée, votre épaulé se redisloquera, et cette fois pour toujours. »

Maître Bennetot, tremblant de peur, alla quêter dix pièces de cent sous. Le rebouteux en prit huit et m'en donna deux.

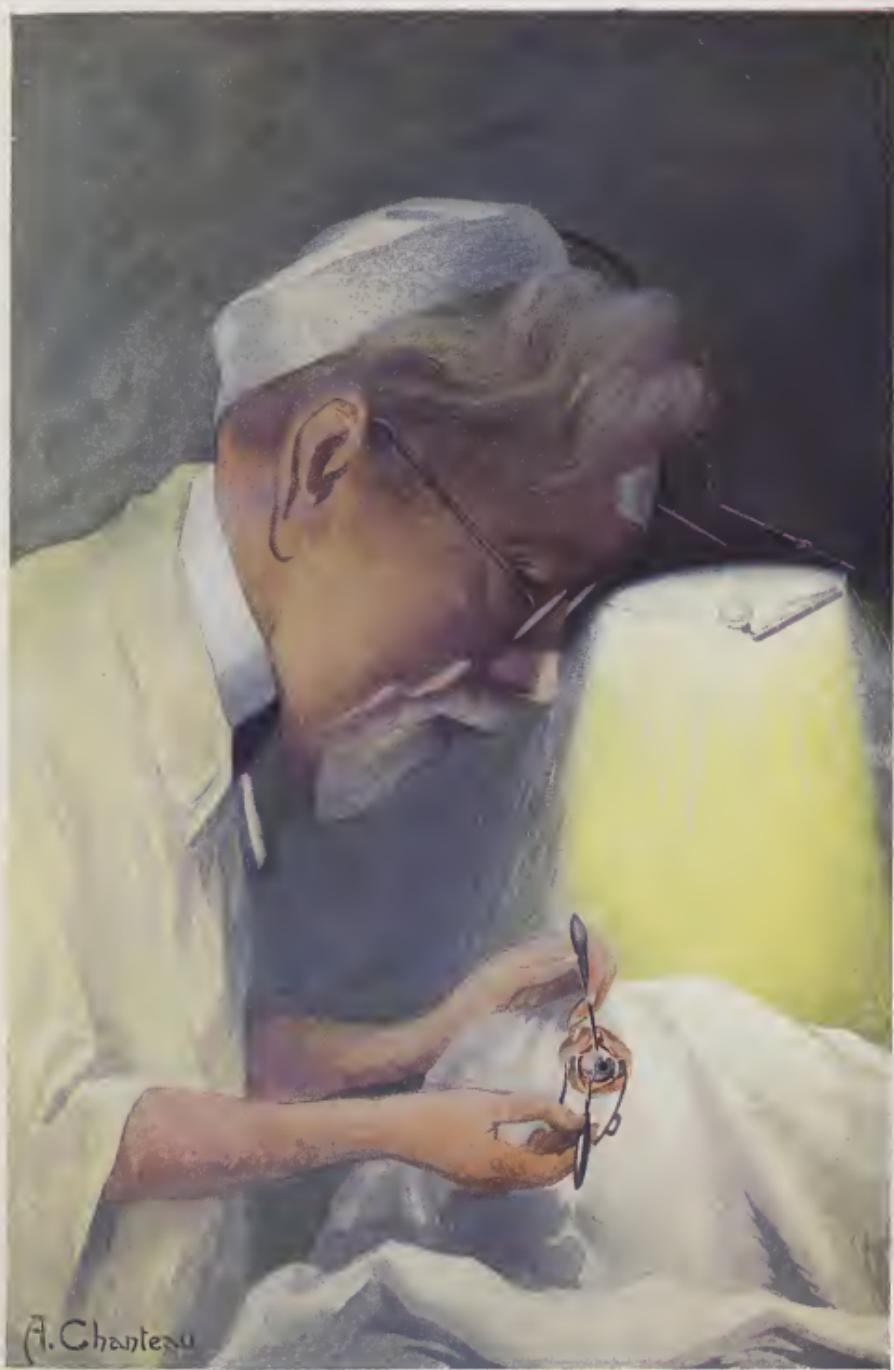
J'ai fait depuis, avec des as du bistouri, des dichotomies moins avantageuses.

JEAN GAUMENT ET CAMILLE CE.

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf choisie, dans une USINE MODÈLE ou toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées





Le Professeur Félix TERRIEN
de la Faculté de Médecine de Paris

CACHEXIE TUBERCULEUSE

Abandonner à leur malheureux sort les phthisiques au troisième degré, c'est, à la fois, faire acte d'inhumanité et d'ignorance. Car il est possible, par une thérapeutique appropriée, de prolonger, les tuberculeux condamnés à mort. C'est ainsi que la méthode zomothérapique, mise au point par la Carnine Lefrancq, relève, avec une rapidité et une énergie incontestables, les malades en état de cachexie pulmonaire avancée. L'innocuité parfaite de la Carnine permet, d'ailleurs, de l'administrer à toute dose et de la prolonger longtemps.

On constate, d'abord, l'amélioration des

symptômes dépressifs et adynamiques et le retour de la vitalité nerveuse. Ensuite, les symptômes infectieux et hectiques reculent, le poids et les forces augmentent, l'estomac se ranime et les signes stéthoscopiques, ainsi que l'expectoration, accusent l'amélioration la plus évidente.

Dans ces conditions, les parties du poumon qui sont encore saines — et il en existe toujours, même dans la phthisie la plus avancée — ne tardent pas à entrer en suppléance et le malade est conservé, bien des mois encore, à l'affection de sa famille et aux soins de son médecin.

LA ZOMOTHÉRAPIE

Nous adresserons, gracieusement, à MM. les Médecins, qui en feront la demande à l'Usine de la Carnine Lefrancq, à Romainville (Seine), les ouvrages suivants : "La Zomothérapie", par le Docteur J. Héricourt et "Études expérimentales sur la Carnine Lefrancq".

UNE CUILLÈRÉE À SOUPE
AU DÉBUT DES REPAS
ET L'APPÉTIT RENAIT
LES FORCES REVIENNENT



JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LA MUSIQUE

Jean-Jacques Rousseau a appartenu à cette catégorie d'écrivains ou de philosophes qui, comme le baron Grimm, prétendaient ne juger la musique que d'après des impressions ressenties, et sans avoir d'autre guide que l'oreille. Or, une impression est quelque chose de très fugitif, de très momentané, et notre oreille peut trouver du plaisir à entendre une sonorité qui l'aura d'abord choquée; ceci est tellement vrai que nous adorons aujourd'hui certaines écoles ou certaines partitions que nous avions d'abord hontées. Le baron Grimm avait dit dans sa *Lettre sur Omphale*: «La fin de la musique étant d'exciter des sensations agréables par des sons harmonieux et cadencés, tout homme qui n'est pas sourd est en droit de décider si elle a rempli son objet». A son tour, Jean-Jacques Rousseau émit dans sa fameuse *Lettre sur la musique française* cet aphorisme sujet à caution: «C'est au poète à faire de la poésie, et au musicien de faire de la musique; mais il n'appartient qu'au philosophe de bien parler de l'une et de l'autre.»

Il était important de citer cette opinion de l'auteur du *Devin du Village*; car, comme Rousseau a jugé la musique non pas tant en philosophe, c'est-à-dire non pas tant d'après le raisonnement que d'après la sensation, on comprendra facilement que la vivacité et la mobilité de ses sensations lui aient fait souvent changer de goût et modifier son jugement; c'est ce qui explique surtout les palinodies du musicien-philosophe. Aussi est-il presque impossible de fixer les idées de Jean-Jacques sur la musique: elles se composent d'une série de volte-face qui motivèrent chez lui un prosélytisme d'autant plus ardent que l'auteur avait besoin de se convaincre lui-même. Et il faut à chaque instant se demander si Rousseau ne manie pas le paradoxe quand il formule un jugement. C'est ce qu'a très bien compris Adolphe Adam, l'auteur du *Chalet*, de *Giralda* et d'autres œuvres célèbres, dans son intéres-

sante monographie, *Jean-Jacques Rousseau musicien*, parue dans les *Souvenirs d'un musicien*.

* * *

A vrai dire, Jean-Jacques était en musique un technicien presque nul. «Il ne put jamais parvenir à saisir proprement un air, ne comprenait rien à la vue d'une partition et était moins embarrassé pour en écrire une que pour lire celle d'un autre», nous dit Adolphe Adam. Il avait reçu quelques leçons rudimentaires de Mme de Warens qui lui fit étudier les cantates de Clérambault et qui le plaça à la maîtrise d'Annecy; mais Rousseau s'y révéla comme un assez piètre musicien. A Neuchâtel, en Suisse, il fut admis chez un M. de Treytorens, grand amateur de musique; il se fit passer pour compositeur. Il faut lire dans les *Confessions* la façon dont Rousseau raconte l'histoire d'une symphonie qu'il avait composée pour être jouée devant son hôte. C'est d'une imposture... charmante par le style du narrateur.

Il est facile de saisir que plus tard Rousseau détesté par nombre de ses contemporains, dut être accusé de

plagiat par les vrais musiciens que ses théories irritaient ou déconcertaient. C'est ce qui arriva: le *Devin du Village* lui fut contesté, et l'on fit courir le bruit que c'était un musicien de Lyon, nommé Granet, assez inconnu d'ailleurs, qui avait écrit cette partition. L'accusation fut formulée non pas par Bachaumont, comme l'affirme Fétil, l'auteur réputé de la *Biographie des Musiciens*, mais par Pidanzat de Mairobert dans ses *Mémoires secrets*, et par un certain Pierre Rousseau, musicien de Toulouse, dans le *Journal encyclopédique*. Ceci se passait en 1752.

Plus tard, lorsqu'en 1773 fut joué à l'Opéra *Pygmalion*, cette scène lyrique, ce mélodrame d'un système musical assez curieux, même imputation fut portée contre Rous-



Bibl. Nat. Est.

LA CARNINE
LEFRANCQ

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



seau. Un nommé Horace Coignet revendiqua comme sienne la musique de ce *Pygmalion* qu'il avait soi-disant composée à la demande de Rousseau pendant un séjour que fit celui-ci à Lyon en 1770.

Il est bien difficile de prendre parti dans la question. Jean-Jacques dédaigna de répondre à ses détracteurs. Après sa mort on publia de lui un recueil d'une centaine de romances intitulé *Les Consolations des Misères de ma Vie* (1781); il y a là dedans des airs charmants, notamment un *Tambourin*, qui est une page exquise. Ce que l'on peut dire c'est que cette pièce et d'autres encore sont de la même main que celle qui écrivit certains airs du *Devin du Village*. Le tout serait de démontrer de qui ils sont. Mais jusqu'à plus ample informé il faut les attribuer à Jean-Jacques puisqu'on ne nous a pas prouvé qu'il n'en était pas l'auteur et qu'on n'a fait que le soupçonner d'avoir fait écrire sa musique par d'obscurs comparses.

三

Et pourtant ce musicien que d'aucuns se refusent à reconnaître comme tel est des

idées curieuses. A vrai dire, Rousseau, qui était un philosophe, toucha à toutes les questions et à la musique en particulier. C'est ainsi qu'il pensa le premier à remplacer l'écriture musicale par une notation chiffrée; il perfectionna entre autres le système de Souhaitty; il exposa sa théorie en 1742 à l'Académie française et la publia en 1743 dans sa *Dissertation sur la musique*; mais, là encore, il avait un précurseur; il est bon d'ajouter qu'il eut un successeur dans la personne de Natorp. L'idée resta au surplus cette morte.

La compétence douteuse de Rousseau en musique ne l'empêche pas de formuler des théories avec une autorité incontestable. Après avoir défendu Rameau et la musique française, il se fit le champion de la musique italienne dans *l'Essai sur l'origine des langues*. Puis plus tard il revint à la musique française en faisant un crochet par la musique de Gluck. On voit quelle fut la consistance de ses idées comme critique. Cela n'empêche pas Rousseau d'avoir eu une grande influence sur le développement de la musique en France.

Louis SCHNEIDER.



L'HEUREUSE CINQUANTAIN

Tableau d'Emmanuel FOUGERAT - Salon de 1931 (Artistes Français)

LE PROFESSEUR FÉLIX TERRIEN

de la Faculté de Médecine de Paris

Terrien Félix est né à Amiens, le 24 Avril 1872.

Il termina à Paris, au Lycée Louis-le-Grand ses études classiques commencées à Amiens; et seulement après avoir conquis sa licence en droit, se mit à la médecine.

Externe en 1894, interne en 1896, puis chef de laboratoire de la Faculté de Médecine, et chef de clinique, il était nommé ophtalmologiste des Hôpitaux en 1904, agrégé en 1910, et enfin professeur en 1925.

Le docteur Terrien est actuellement professeur de clinique ophtalmologique à la Faculté de Médecine de Paris.

Parmi ses nombreux travaux, nous mentionnerons d'abord sa thèse pour le doctorat (1898): *Recherches anatomiques sur la structure de la Rétine et les fibres de la Zone*; puis des recherches sur la *Capsule du Cristallin*, sur la *Physiologie de l'accommodation* et sur l'*Action du grand sympathique*, sur la *Genèse de la Kératite interstitielle*, sur les *Dystrophies de la Cornée*; sur les *Troubles visuels dus à l'action de l'électricité, aux rayons X et au radium*; sur les *Cataractes d'origine endocrinienne*; sur le *Strabisme*.

Le professeur Terrien a écrit un *Traité de Chirurgie oculaire* qui en est à sa troisième édition (Masson, éditeur), et qui a été traduit

en allemand; un *Précis d'Ophtalmologie*, qui en est également à sa troisième édition (Bailliére, éditeur); une *Seméiologie oculaire*, en quatre volumes (Masson, éditeur, 1923-1926); une *Étude sur la Syphilis oculaire* (chez Steinheil); des considérations sur les *Affections de l'œil en médecine générale*; etc.

L'enseignement du professeur Terrien est à la fois didactique pour la partie réservée aux débutants, et clinique, cherchant toujours à rattacher les lésions observées aux affections générales qui ont pu les déterminer.

Directeur des *Archives d'Ophtalmologie*, dont il fut le Secrétaire général pendant plus de vingt-cinq ans, le professeur Terrien est membre d'Honneur de la Société belge d'Ophtalmologie, et de la Société d'Ophtalmologie de Mexico; ancien membre du Comité de Direction de la Société française d'Ophtalmologie, ancien Président de la Société d'Ophtalmologie de Paris; membre correspondant de l'Académie royale de Médecine de Belgique.

En 1929, il a représenté le Gouvernement au XIII^e Congrès international d'Ophtalmologie tenu à Amsterdam.

Le professeur Terrien est Officier de la Légion d'Honneur.



MER CÉLESTE

Le soleil avait fui derrière la vallée.
Ses reflets affaiblis nous éclairaient encor,
Sa lueur était bien rougeâtre, mais mêlée
A ces beaux tons si doux formés de cuivre et d'or!
Le ciel s'éclaircissait, grâce à quelque mirage.
Nous offrît un tableau de maître, sans pareil.
Il avait pris la forme exacte d'une plage
Où tout serait d'azur, de pourpre et de vermeil.

Les nuages rangés à gauche étaient la grève...
Sur le bord, arrivant par bonds très mesurés,
La mer venait mourir et, comme dans un rêve,
Caressait le rivage avec des flots dorés;

Et seul, juste au milieu, brillant comme une étoile,
Tel qu'un petit voilier, paresseux et flâneur,
Un morceau de nuage avait l'air d'une voile
Qui s'en allait tranquille au pays du Bonheur!

Puis tout au fond, très loin encore après l'opale,
La rive devenait, en s'enfuyant là-bas,
Une terre divine et sainte, d'un bleu pâle,
Où fleuriraient des fleurs que le printemps n'a pas.

Et je pensais : « C'est là, sans doute, la demeure
De l'idéal exquis qu'on découvre parfois,
Puisque ce beau pays, mourant, en moins d'une heure,
Est semblable au bonheur qui fond entre nos doigts. »

MAURICE DE FÉRAUDY.

*Dans la Médecine Infantile
La Carnine
Lefrancq*

*est de
beaucoup*



*Supérieure
aux huiles de foie de morue
sirops antiscorbutiques, etc.
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.*



LA LETTRE SURPRISE

« Je ne suis occupée que du désir de vous plaire »
par Charles-Antoine COYPEL (1694-1752) - École française

La CARNINE LEFRANCO, Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —

Panthéclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE

— DIRECTION —

CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TEL COMBAT 01-34 R. C. SEINE 25.195

27^e ANNÉE

N° 290

NOVEMBRE 1932



FRANÇOIS DE NION



LA PAIX

Dans le silence lointain de la nuit, dans le calme lent et proche de la douce chambre bleue, le trottinement menu de la pendule flétrit brusquement pour laisser sonner l'heure. M^{me} de La Fère tressaillit en entendant les trois coups amortis du timbre vibrer ;

— Trois heures ! Et il n'est pas encore là !

Les ombres du demi-sommeil s'écartaient brusquement et retombaient, comme des brumes soulevées de rafale ; elle sauta du lit, courut à la chambre de son mari : — Peut-être était-il rentré, s'était-il couché pendant qu'elle dormait ?...

Au seuil, elle vit la couche rigide, intacte, la pièce vide. Elle savait d'avance, que cela serait ainsi ; elle l'entendait toujours revenir !

Mais elle se dressa sur ses oreillers, le menton levé, les yeux écouteurs : une voiture tournait l'angle de la rue, roulant découpée par la paix nocturne, un fracas de vitesse qui s'arrêtait soudain devant la porte, comme dans un brusque abîme.

Louise connaissait ce bruit-là ; elle savait qu'il serait suivi aussitôt du battement de la porte cochère, d'un pas vif et léger sur les tapis de l'escalier, du frottement de la clef dans la serrure et qu'elle verrait alors, comme chaque fois, Jacques entrer, s'avancer à pas de danseuse, se pencher devant son lit, lui sourire.

Chaque fois son cœur sautait dans sa poitrine, car elle avait l'habileté de ses attentes, et si elle était sûre de sa tendresse, certaine — avec entêtement — de sa fidélité, elle connaissait cependant l'horrible danger que les ténèbres pouvaient contenir et qu'avec la porte qui allait s'ouvrir, pouvait apparaître...

Ah ! l'ascension, mate et précipitée sur les marches ! Ah ! le crissement d'acier dans le pêne ! Ah ! le son mou de la pelisse qu'on jette, le choc plat du chapeau qu'on plaque sur un meuble...

Elle sait déjà qu'avec le battant qu'on pousse vont entrer la rage, le désespoir... la ruine peut-être...

Mais ses paroles, comme ses gestes, étaient, malgré tout, apprises, prévues : elle dit doucement :

— Vous rentrez tard, Jacques !

Ses yeux l'interrogeaient, le perçaient : elle vit la moustache blonde trembler d'une contraction de la lèvre, et cela lui suffit pour apprendre tout le malheur.

— Vous avez perdu, Jacques ?

— Vous croyez, ma chérie ?

— J'en suis sûre.

Il s'assit sur le lit, jouant avec ses bagues, les maniant d'une rude torsion.

— Un peu, je l'avoue ; j'ai une dévaine spéciale depuis quelque temps.

— Mon Dieu ! Pourquoi jouer, quand on pourrait être si heureux ? — Mais il ne s'agit pas de ça : vous avez perdu beaucoup ?

— Beaucoup trop.

— Combien donc ?

— Nous en parlerons demain matin ; je vous laisse dormir.

RÉSISTANCE AU FROID

L'administration préventive de CARNINE LEFRANCQ

.....exerce une action empêchante vis-à-vis des.....

REFROIDISSEMENTS - HÉMORRAGIES - INTOXICATIONS - INFECTIONS

— C'est inutile; je ne dormirai pas. — Vous savez que vous commencez à me terrifier : dites-moi la vérité, j'aime mieux tout...

Il murmura lentement, presque nonchalamment, avec des regards qui s'allumaient au souvenir des luttes récentes :

— Une série de banques épouvantables; des coups... — Tenez, un coup; j'avais sept, je donne... non, au fait, ça vous est égal...

— Oh! mon Dieu! Jacques, combien avez-vous perdu?

— Ah! ce qu'on peut appeler la forte somme!

— Combien! Dites-moi combien?

— Au fait, il faudrait toujours que vous le sachiez demain... alors...

— Ah! il faudra que je le sache... dites, Jacques, dites.

— J'en suis à peu près dans les cinq cent mille.

Malgré l'attente raidie contre une réalité terrible, l'imprévu, l'énormité de la somme furent trop forts pour la pauvre femme; elle s'affaissa, d'un mouvement insensible, dans le flou de ses oreillers, et toute sa peau fut mouillée d'une eau froide.

Soulagé, il prit sa longue moustache à pleins doigts et la tordit légèrement, pendant qu'elle répétait faiblement :

— Cinq cent mille francs! Vous avez perdu cinq cent mille francs ce soir!

— Non, pas ce soir, pas d'un seul coup... je ne suis pas fou.

— Alors? Comment?

Il y a un mois que ça dure: je me suis enfilé d'abord sur LeTourneur qui était en pleine veine; j'ai voulu me rattraper sur le cheval de Montrésor qui était sûr et qui a claqué au dernier tournant; alors j'ai essayé de faire un coup sur les mines, mais ça n'a pas marché, la Bourse ne m'a jamais réussie... Et puis, depuis huit jours, c'est la grande culotte... la grande...

— Cinq cent mille francs!

Mais il cria, debout, les nerfs vibrants de colère :

— Eh bien! ouï! Quand vous le répéterez: c'est cinq cent mille!

Et il constata, avec une nuance de fatalité :

— C'est pas la culotte de tout le monde, certainement.

Mme de la Fère interrogea, timide :

— Mon ami, comment avez-vous pu perdre cette somme? Vous ne l'avez pas.

— Il me restait, vous le savez, environ deux cent mille francs; je les ai liquidés.

— Et le reste?

Montrésor m'a donné son « crédit », ils m'ont tous donné leurs crédits; ils ont été très gentils, ils voulaient me faire rattraper...

Elle dit, accablée, car elle savait la signification de ce mot de *crédit*, qui est la somme dont chaque membre peut disposer sur la caisse du cercle et qui doit être remboursée au moins dans les trois jours :

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire? C'est l'affichage.

— L'affichage! Comme vous y allez

Il ajouta, vite :

— Non, ma chère Louise, j'ai compté sur vous. Elle avait déjà senti venir cette demande, cette exigence, cette nécessité; elle se raidit encore pour un essai de lutte.

— Jamais! Je n'ai pas le droit. Si j'étais seule, oui; mais je ne peux pas mettre les enfants dans la misère.

— Louise!

— Ne me demandez pas cela, je vous en prie, ne me demandez pas cela. Savez-vous ce qui me reste?... car je vous ai déjà donné deux fois ma signature. En vendant les fermes, en vendant les titres, en vendant l'hôtel, — le notaire me l'a bien dit la dernière fois, — je réunirai à peine huit cent mille francs.

— Eh bien, ça suffit, je m'arrangerai, j'aurai la somme à temps.

— Et qu'est-ce qu'il nous restera pour vivre?

C'était la première fois que cette idée se présentait à son esprit; il bégaya :

— Nous vivrons à la campagne, nous ferons des économies... Je travaillerai...

— A quel, mon Dieu?

Cela fut jeté avec un étonnement si vrai qu'il sourit d'abord, puis des larmes s'amassèrent dans ses cils.

— C'est vrai, ma pauvre chérie, quel misérable je fais!

Ses nerfs se détendaient dans une crise de larmes; les bras jetés au cou de sa femme, Jacques de La Fère pleurait à gros sanglots comme un enfant.

Comme on attelait le coupé dans la crue matinale encore humide des eaux du passage, Mme de La Fère ouvrit la fenêtre, se pencha pour jeter un ordre; au même instant ses deux fils, coiffés des casquettes bleues de Vaugirard, apparaissaient, leurs petites serviettes sous le bras, levant la tête et lui envoyant leurs gais bonjous; elle se rejeta en arrière.

Elle allait les ruiner, les condamner au travail, à la lutte, aux dégoûtements, aux soumissions de la pauvreté, eux, si heureux de vivre, si fiers!... C'était pour cela qu'on attelait. — Mais justement pour cette fierté pourraient-ils supporter que leur père... Les pensées passaient dans son esprit comme des nuages dans un ciel sous des bouffées d'orage.

Ils sortaient, gambadeurs, se poussant pour jouer; elle saisit leur frivolité, la ressemblance avec Jacques et tout d'un coup entrevit la petite terre lointaine qu'on pourrait garder, où on pourrait vivre, où elle pourrait les élever, les armer de sagesse et de médiocrité... une idée égoïste sourdait: Jacques sera tout à fait à nous... peut-être pensait-elle à moi. Cette vie de facticité, de luxe périlleux, d'éphémère allait cesser.

Elle sentit la grande paix des vaincus, de ceux qui ont jeté les armes, qui se couchent et qui se reposent.

On annonça :

— La voiture de Madame la comtesse est avancée.

Elle descendit presque heureuse pour aller signer sa ruine.

FRANÇOIS DE NION.

LA CARNINE L'EFRANCQ

*enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps*



Le Docteur HEITZ-BOYER

Professeur agrégé — Chirurgien des Hôpitaux de Paris

BOURRIENNE

Quelque temps après son arrivée à Paris — après la campagne d'Italie et le congrès de Rastadt où il avait présidé la légation française, — Bonaparte demanda qu'on l'autorisât à faire revenir une partie de sa maison qu'il avait laissée à Rastadt.

J'hésitais à le suivre, car j'ignorais alors que ma radiation de la liste des émigrés avait été prononcée le 11 novembre.

Bonaparte me dit avec l'accent de la plus grande indignation :

— Venez, passez le Rhin sans crainte... Ils ne vous arracheront pas d'au-
près de moi, je vous en réponds...

Bonaparte a dit, à Sainte-Hélène, qu'il n'était revenu d'Italie qu'avec trois cent mille francs. Je lui ai connu à cette époque un peu plus de trois millions.

Comment d'ailleurs, avec trois cent mille francs, aurait-il pu suffire aux réparations, à l'embellissement et à l'aménagement de sa maison de la rue Chantereine ?

Comment aurait-il pu mener le train qu'il avait avec quinze mille francs de rente et les appointements de sa place ?

D'ailleurs, peu importe... Personne ne l'accusera jamais d'avoir dilapidé.

C'était un administrateur inflexible ; les dépré-
dations l'irritaient et il faisait sans cesse pour-
suivre les fripons avec la vigueur de son caractère.

Les frères de Bonaparte, voulant avoir tout pouvoir sur son esprit, s'efforcèrent de diminuer l'influence que donnait à Joséphine l'amour de son mari. Ils cherchèrent à exciter sa jalou-
sie et profitèrent pour cela du séjour qu'elle fit à Milan après notre départ, séjour autorisé par Bonaparte.

Admis dans l'intimité de l'un et de l'autre, j'ai été assez heureux pour adoucir ou empêcher beaucoup de mal.



LA MAISON DE BONAPARTE
Rue Chantereine, à Paris (actuellement rue de la Victoire)
(Bibl. Nat. Est.)

Je n'ai été contre elle, et malgré moi, qu'une seule fois ; c'était au sujet du mariage de sa fille Hortense. Joséphine ne m'avait pas encore parlé de ce projet. Bonaparte voulait donner Hortense à Duroc ; ses frères poussaient à ce mariage afin d'isoler Joséphine de sa fille, pour laquelle Bonaparte avait une tendre amitié. Joséphine voulait la marier à Louis Bonaparte.

Les plus magnifiques apprêts furent faits au Luxembourg pour la réception du vainqueur d'Italie. La grande cour de ce palais fut élégamment décorée ; quand le général entra, tout le monde se tenait debout et dé-
couvert. Les fenêtres étaient occupées par les plus jolies femmes.

Cependant la cérémonie fut d'un froid glacial. Tout le monde avait l'air de s'observer et l'on remarquait sur toutes les figures plus de curiosité que de joie et de reconnaissance.

Il faut dire aussi qu'un événement fa-
cheux augmenta cette tiédeur générale. L'aile droite du Palais n'était pas occu-
pée ; on y faisait

de grandes réparations ; il y avait beaucoup d'é-
chafaudages aux mansardes et l'on y avait placé un factionnaire pour empêcher d'y monter. Un employé au Directoire parvint cependant jusque-là, mais, à peine eut-il mis le pied sur la première planche, qu'elle fit bascule et l'imprudent tomba de toute cette hauteur dans la cour, qu'il écla-
boussa de sang.

Cet accident causa une stupeur générale ; des femmes se trouvèrent mal ; les fenêtres furent en grande partie évacuées. Quelques esprits pessimistes — il y en a toujours — se plurent à voir dans cette chute le présage de celle de M.M. les Directeurs.

BOURRIENNE

NOËL

Hier soir.

L'amoureux est un petit boursier ; elle, une blonde partout, Risette Frétilon, « acteuse » aux Nouveautés. Ils font le réveillon, ou du moins vont le faire, avec la bagatelle.

Mais ses yeux sont rêveurs. Risette se rappelle son village laissé, les vieux, le carillon des cloches, à Noël, le foyer, le grillon, cela, parce qu'en bas pleure un violoncelle.

On songe bêtement. Lui, sans savoir pourquoi, écoute, dans son cœur, une sorte d'émot, souvenance naïve, écho lointain et tendre.

Alors, — prenant le train, abandonnant le bruit menant l'amour, — tous deux sont partis pour entendre bien loin, à Chatou, la messe de minuit. [dre.

VISITE DE NUIT

M. Stanley Hewett, docteur attitré du roi d'Angleterre, venait d'être appelé, en pleine nuit, chez un malade qui n'avait qu'une légère indigestion, consécutive à des libations trop copieuses.

— Avez-vous préparé votre testament ? dit le mé-
decin au patient, d'une voix grave. Non ? Alors, faites venir le notaire, tout de suite... Et vos fils, où sont-ils ?

— A Manchester !

— Faltes-leur télégraphier qu'ils reviennent...

Un domestique partit, chargé de cette double mission. Alors le malade, en tremblant, supplia :

— Docteur ?... N'avez-vous pas espoir de me sauver ?

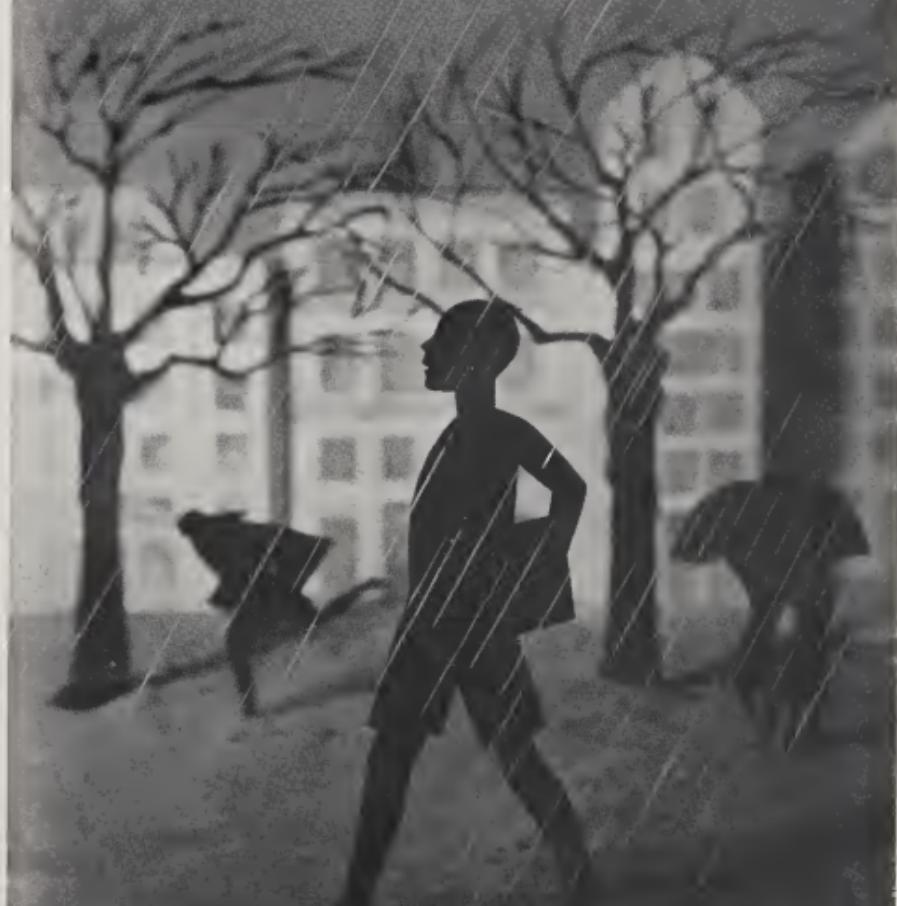
— Moi... si ! D'autant plus que vous n'avez rien et que vous êtes solide comme un chêne.

— Alors, pourquoi avoir fait prévenir le notaire et mes deux fils ?

— Pour ne pas être le seul imbécile que vous aurez dérangé cette nuit, répondit M. Stanley Hewett.

LEON TREICH (Histoires Médicales)

**LA RENTRÉE DES CLASSES
EST LE PRÉLUDE DE LA MAUVAISE SAISON**



LA CARNINE LEFRANCQ
CUIRASSE L'ORGANISME DE L'ENFANT
CONTRE LES INTÉMPÉRIES

LE SENS DE LA VIE

Le vrai sens de la vie n'est, en réalité, pas autre chose que le sentiment de notre dignité personnelle, développé, exalté en nous par de bons enseignements, de bons exemples et le témoignage silencieux du conseiller et du juge que nous portons tous en nous-mêmes : notre conscience. Le sens de la vie simple, unie et droite, active et gaie, est à la portée de chacun, même des enfants. On peut et on doit les guérir de bonne heure du culte vain des fausses apparences, de l'amour du cinglant, de l'amour du bruit, du goût et du besoin de paraître, de l'envie d'un luxe inutile, de tout ce qui éblouit, de tout ce qui ment et ne dure pas. Si bien, que le sens de la vie, dont il ne faut pas chercher la définition dans les nuages, se réduit et se ramène en somme tout bonnement, sans pharisaïsme et sans prétention, au sens de la vérité, de la simplicité, du bon naturel, au contentement intime que donne la certitude sereine d'avoir choisi en ce monde « la bonne part », d'avoir su reconnaître et de posséder les biens véritables.

Cette paix de l'âme, cette joie de l'âme, sont la récompense secrète et cachée, « loin du monde et du bruit », de ceux que « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » a conduits, tout naturellement, de saison en saison et d'heure en heure, de l'aube des jours à la nuit tombante, au sens de la vie et à l'art de vivre qui est peut-être, de tous les arts, le moins cultivé...

PROPHYLAXIE

Le suc musculaire n'est pas seulement l'un des plus utiles modificateurs des lésions tuberculeuses : c'est un agent prophylactique de premier ordre contre les prédispositions aux rhumes et aux bronchites. La plus-value antitoxique qu'il sollicite dans notre milieu sanguin met en déroute tous les microcoques des voies respiratoires, ce qui, évidemment, coupe court à toute pneumopathie, même à *frigore* (puisque le froid n'agit qu'en exaltant les virulences bacillaires). De plus, toute récidive ou reviviscence de bronchite se trouve enrayer, par suite de la suppression des tendances hypérémiques et par suite aussi de la restauration complète de la contractilité musculaire dans les voies aériennes. Depuis les découvertes de MM. Richet et Héricourt, le corps médical a accordé ses préférences motivées à la CARNINE LEFRANCQ, qui est la seule spécialité zomothérapeutique mettant le praticien à l'abri de tout mécompte.



APRÈS L'INTERVENTION

Portrait du Chirurgien Laude, de Roubaix
par Constant Cétry. — Ecole française — Salon de 1932

LE DOCTEUR HEITZ-BOYER
Professeur agrégé — Chirurgien des Hôpitaux de Paris

Maurice HEITZ-BOYER, est né en 1875, à Paris. Après des études classiques au Lycée Condorcet, il est nommé Externe des Hôpitaux en 1896 et Interné en 1900, faisant sa première année chez TESSIER et GOSSET, puis DELBERT, et les trois autres années chez QUÉUET et RECLUS et enfin ALBARAN auquel l'attachait depuis toujours une amitié très profonde et dont il devait être le disciple favori. Dernier chef de Laboratoire de PARIS, il reste trois ans avec ce maître incomparable, pour devenir ensuite à Necker, de 1908 à 1911, Chef de Clinique d'ALBARAN, remplacé bientôt par LENORMANT, puis MANSOUX auxquels le jeune démontre une profonde affection, écrivant avec ce dernier ce beau *Tracté de Cystoscopie et Cathétérisme Urolégal*, répandu dans le monde entier.

Chirurgien des Hôpitaux en 1912, les circonstances le mettent à même de jouer pendant la Guerre un rôle important : chirurgien de l'Hôpital d'évacuation du 12^e Corps, à la bataille de la Marne, constant combien était importante cette évacuation des blessés, il crée en quinze jours les "Trains sanitaires semi-permanents", qui assureront jusqu'à la fin de la Guerre le transport des blessés, changeant profondément l'évolution de très nombreuses plaies de guerre ; nommé alors à la Commission consultative du Service de Santé, il rédige avec son maître QUÉUET un plan complet du traitement des blessés, qui, présenté au début de 1915 à la Société de Chirurgie, réalisera les désiderata de la bonne Chirurgie de guerre. Après avoir créé et dirigé, aux Dardanelles, un Hôpital Chirurgical flottant, il est chargé à Châlons de mettre au point la chirurgie conservatrice des grands fracturés, afin d'éviter si possible les amputations jusqu'alors très fréquentes ; pour ces blessés il organise le Groupe Chirurgical osseux des Armées, qui fait bénéficier les grands écrasements osseux d'une même direction technique pendant tout leur long traitement, grâce à la constitution de trois échelons successifs. Cette organisation a permis de mettre au point d'autre part une série d'appareils de fractures, en collaboration avec POUTOUX, d'instruments osseux, rugines, pinces et daviers à ferme brisé, et de poursuivre des recherches de laboratoire, faites au SCHÉMELTEN, sur l'Ostéogénèse, qui conduisent à enlever au périoste son rôle formateur d'os pour le donner à l'os lui-même enflammé, théorie révolutionnaire alors, qui provoqua une controverse ardente et fructueuse avec LERICHE et POLICARO, malgré depuis à cette conception, mais dont les conséquences pratiques pendant la Guerre furent considérables.

Après la Guerre, Heitz-Boyer revient à l'Urologie : nommé Professeur Agrégé d'Urologie en 1920, et Chef de Service en 1923 à l'Hôpital Saint-Louis, il y crée sous l'impulsion de M. MOUREAU un nouveau Service d'Urologie ; et depuis Janvier dernier il remplace MANSOUX à Lariboisière dans le beau Service Civile créé par cet éminent chirurgien.

Les travaux scientifiques d'Heitz-Boyer concernent particulièrement la chirurgie Osseuse et l'Urologie et comportent en particulier des recherches instrumentales et de technique chirurgicale.

En Chirurgie Osseuse, il invente en 1902, avec son maître DELBERT, un appareil pour fractures de l'humérus, puis chez ses maîtres QUÉUET et RECLUS une série d'appareils semblables pour fracture des jambes, de cuisse, de l'avant-bras, du poignet, en recourant notamment à des cossins à air et liquide, à la fois "réducteurs et points d'appui" ; ces appareils obtiennent un bout à bout intégral des fractures fraîches. Pour les fractures anciennes viciusement consolidées, il crée avec son maître GOSSET une technique en deux temps : un premier chirurgical, rompant à ciel ouvert le cal vicieux et un second de réduction et rapprochement par un appareil spécial. Pendant la Guerre, il étudie longuement les greffes osseuses, leur mécanisme et leur technique, démontrent leur rôle de réserve chimique d'os et attribuent à la substance fondamentale un rôle de l'ordre des fermentes, il confirme l'action de l'os mort et l'utilise dans les cas graves où le levier osseux manque sur une grande longueur, pour réaliser une greffe "mixte" d'implant d'os mort comme tuteur, associé à une série de petites greffes ostéo-péritoniques entourant cet implant.

En Chirurgie Urinaire, une série de travaux sur la tuberculose urinaire, et spécialement le rapport qu'il présente avec Professeur Léon BERNARD au Congrès Français d'Urologie

de 1912, démontrent l'incubilité du rein tuberculeux par le seul traitement médical ; il en donne la raison par une théorie pathogénique personnelle d'envalissement du rein, se faisant par un double processus, d'abord hématogène descendant, puis canalaire ascendant rétrograde, consécutif, celui-ci, à des lésions sténosantes des voies excrétrices augmentant la stase de l'urine bacillaire ainsi exaltée. Il montre dans des séries de leçons à Saint-Louis, sur la Blennorrhagie, que l'Urétrite chronique relève désormais, dans beaucoup de cas, de la chirurgie : chirurgie faite à la Haute Fréquence par voie endoscopique. La cause des récidives étant dans des lésions tantôt néoformantes, tantôt cavitéaires, siégeant au niveau de l'Urétre prostatique et qui céderont soit à un "curetage" soit à un "évidement" électrique des lésions.

En 1919, Heitz-Boyer faisait à la Société Médicale des Hôpitaux sa première communication sur le Syndrôme Entéro-Rénal, suivie de nombreuses publications montrant la fréquence et l'importance de ces infections urinaires d'origine intestinale, le plus souvent colibacillaire ; cette notion, devenue maintenant classique, rend compte non seulement de nombreux processus infectieux des voies urinaires, avec leurs conséquences cliniques et thérapeutiques : (néphrites et pyélo-néphrites intestinales, néoformations inflammatoires du col vésical, rôle lithogène du Syndrôme entéro-rénal, etc...), mais, débordant le cadre des voies urinaires, il révèle l'existence d'un processus toxico-infectieux de tout l'organisme à point de départ intestinal (syndrôme associé entéro-hépatique, entéro-ostéo-articulaire, entéro-aérvitique, entéro-génital, entéro-oculaire, entéro-pulmonaire, etc...)

D'un intérêt très grand aussi a été l'introduction, en 1910, à la Chirurgie urinaire des courants de Haute Fréquence, dont quinze ans plus tard en 1927 son rapport au Congrès International d'Urologie de Bruxelles devait montrer les multiples ressources ; c'était en effet pour la thérapeutique chirurgicale une acquisition sans prix en permettant une nouvelle "Chirurgie cavitaire" contre les tumeurs et la tuberculose de la vessie, les cystites néoformantes et néo-récessives, les abcès, les diverticules de la prostate et son hypertrophie.

L'étude de ces courants de Haute Fréquence devait l'amener en 1928 à mettre au point avec GOSSET un Bistouri électrique, réalisant tout particulièrement un courant "mixte",

qui offre l'avantage d'associer les effets de section et de coagulation ; il étudiait en même temps au point de vue biologique, avec le Professeur CHAMPY, les effets chirurgicaux de ces courants de Haute Fréquence sur les tissus et leurs conclusions ont été depuis confirmées (action hémostatique, antishantique, anti-néoplasique, diséquant, stimulante) elles ont ainsi permis de poser les bases physiologiques de cette "Electro-Chirurgie" dont on se peut prévoir encore l'avenir. Pour ces courants de Haute Fréquence, Heitz-Boyer avait d'ailleurs depuis 1910, en collaboration avec BEAUMONT et GOSSET, créé une série d'appareils et d'électrodes spéciaux. Comme autres recherches instrumentales, il faut citer sa Thèse inaugurale, en 1908, ayant pour sujet une nouvelle Instrumentation de Suture avec création de sutures, de nœuds spéciaux, de nombreux perfectionnements apportés au Cystoscope et à l'Uréthrocystoscope, et au sondage des reins ; plus haut ont été mentionnés toute la série d'appareils, d'instruments réalisés pour la Chirurgie osseuse civile et de guerre.

Dans des recherches toutes récentes, le Docteur Heitz-Boyer a mis en lumière les services que peut rendre pour beaucoup d'opérations viscérales la Chirurgie faite sous Rayons X, grâce à une Table Radio-opérateuse qui, permettant cette "Radio-Chirurgie", apporte une sécurité nouvelle dans beaucoup de cas : calculs du rein et abcès du poumon notamment.

Le Docteur HEITZ-BOYER a beaucoup voyagé à l'étranger. En 1910, il va une première fois aux Etats-Unis ; en 1921-1922, il reste cinq mois en Amérique, fondant avec VALLELY-RADOR les Associations médicales Pasteur : franco-américaine, franco-mexicaine et franco-cubaine ; il est Président des deux dernières, lesquelles entretiennent des relations constantes par l'envoi d'étudiants en France. Il fait partie de nombreuses sociétés étrangères, ayant été un des premiers membres correspondants de l'Académie de médecine du Brésil et il a été Président de la Société d'Urologie française en 1930.



Photo Lottefia

CHANTILLY - MUSÉE CONDÉ



LA VIERGE DE LA MAISON D'ORLÉANS
par Rafaello Santi, dit RAPHAEL SANZIO (1483-1520). — École romaine

CARNINE LEFRANCQ

PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



P 40327

Panteclair

Revue Artistique & Littéraire

REVUE
EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE
AU CORPS MÉDICAL
ET PHARMACEUTIQUE



— DIRECTION —
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE
(SEINE)

TÉL. COMBAT 01-34 R. C. SEINE 28.193

27^e ANNÉE
N° 291

DÉCEMBRE 1932

Saint-Georges de Bouhélier



St. G.-L. Marcel Fr.

Un matin d'hiver, je lisais chez moi quelque ancien tome dépareillé de Bernardin de Saint-Pierre, — à cette époque, j'en faisais ma lecture favorite! — quand il m'arriva un ami qui, connaissant intimement Paul Verlaine, m'offrait de me conduire à Bichat, où séjournait, à cette date, le poète. Ce poète, si cher à nos âmes d'adolescents, l'éthérité et exquis rêveur dont raffolaient alors les milieux artistiques, l'incomparable excitateur des nouveaux venus de notre âge, nous le savions misérable et malade, obligé, comme les pauvres, de chercher des refuges en de lointains hôpitaux, et cette vie de calamiteux augmentait encore, à nos yeux, le saint prestige que dégageait son nom... Cet hiver-là, Verlaine était donc à Bichat; il y soignait, disait-on, une vieille goutte; — cette goutte qui le faisait d'ordinaire traîner la jambe, quand on le rencontrait, s'appuyant à un bâton, comme un pauvre homme de misère... C'était dimanche, jour de visites permises. Nous n'avions qu'à nous mettre en route pour l'hôpital.

Je me revois marchant par les rues de la Butte;

il était tombé beaucoup de neige, et, une fois descendus vers les plaines de Saint-Ouen, nous frôlions de longues palissades derrière lesquelles dormaient des masures de damnés, dans un paysage blanc et noir, couleur de deuil et de noce. Nous devions déjeuner autour de Bichat; je me rappelle encore le bistro rouge sang; des gens comme nous, en attendant, mangeaient: des gens qui avaient comme nous un malade et qui, venus trop tôt pour l'heure des visites, attendaient, en cassant une croute, que vint leur tour... Ils avaient l'air la plupart, lamentables... Je pense à une femme au visage gris et ridé. Sans doute, elle avait un enfant à l'hôpital. Elle ne disait rien et regardait devant elle. Des années nombreuses pour moi ont passé, depuis ce jour de novembre, mais je me souviendrais longtemps de cette femme.

D'ailleurs, nous étions loin, mon camarade et moi, d'attacher la moindre importance à ces angoisses des malheureux avec lesquels nous nous trouvions dans cette salle de marchand de vin. Nous allions voir le maître dont nous étions férus. Nous nous sentions troubles et exaltés. A vingt ans, on se fait des idées conventionnelles sur les êtres. Un homme qu'on admire apparaît comme un Messie: il doit proférer des paroles inouïes et dans chaque geste étaler du divin!... Mais, en réalité, tout se passe plus simplement. Les hommes

La **CARNINE LEFRANCQ** est un agent producteur de mononucléoses, par conséquent un excitateur des défenses naturelles de l'organisme

sont rarement d'apparence sublime, les plus grands se traînent d'un air triste et avachi, les meilleurs ont l'humeur morose et des mines de monomanes.

Pour parvenir à la cellule où la sollicitude des médecins de l'hôpital avait, par bonheur, isolé Verlaine, il fallait traverser une salle interminable, avec sa file de lits blasfèmes, où agonisaient, s'étiraient, geignaient des faces douloureuses, décharnées, hallucinantes. J'en ai froid dans le dos encore, quand j'y songe... Des familles rangées autour des malades, des familles noires portant des oranges d'or, siégeaient, se groupaient, ça et là, auprès des chevets... C'était d'une émotion à vous casser les nerfs, comme sous un rude coup d'archet... Mais, une fois arrivés à la petite pièce du fond, un homme se soulevait d'entre ses draps blancs, un vieil homme au masque embrumé de songe : c'était Verlaine qui regardait venir ses visiteurs... Avec lui, tout de suite, l'atmosphère changeait... Un homme porte en lui une âme blanche d'enfant ; il s'en dégage, tout de même, de la lumière.

De prime abord, Verlaine déconcertait. Pour quelqu'un qui attendait de lui ce que notre imagination prête généralement d'idéal à une figure de poète, il apparaissait en vieux prisonnier, assez gouaille et au fond pitoyable. De sa physionomie, recuite par les alcools, on a souvent décrit la bizarrerie et l'on n'a, somme toute, rien exagéré. Ses manières de gamin blasé ont été de même maintes fois rapportées. Verlaine abominait « l'air grave », les conversations sur la « haute littérature », la solennité et le pédantisme. Il se jouait des gens, qu'il aimait à stupéfier par des à peu près douteux. Du reste, sous des dehors de bohème insouciant, on sentait un cœur doux et humble, et l'esprit le plus raffiné et le plus particulier. Tout cet étalage factice de cynisme ne provenait chez lui que d'une sorte de décence. Dans les plus grandes extrémités, il ne voulait pas apparaître comme un déchu.

Les hommes sont drôles, personne ne va au fond de leur âme.

A notre entrée, il nous salua de la tête. Il semblait dolent, somnolent un peu, mais se redressa vite, s'accouda sur l'oreiller, nous tendit une main longue et jaunissante. Un grand navrement nous avait saisis, et mon camarade, timidement, parlait et s'informait de la santé du reclus...

— Ah ! mais ça ne va pas du tout, fit Verlaine. Je tousse tout le temps, et puis j'ai cette jambe gourde !...

Et il se mit à geindre sur l'existence, sur les misères infernales de la vie. Il avait toujours été malchanceux. Il n'était pas né sous une bonne étoile. Pourtant, pourquoi toutes ces tristesses lui étaient-elles advenues ? Son tempérament n'offrait rien de si diabolique ! Il n'aurait demandé qu'à vivre en brave homme. Et puis, on pouvait s'informer autour de lui, ses voisins de lit le voyaient à l'épreuve... Il y en avait sur la terre de pires que lui... Il nous regardait, les yeux découragés, la mine basse comme un mendiant... Dehors, on entendait passer le train de ceinture dans une longue plainte de sifflet. A la fenêtre, du soleil tremblait sur les rideaux blancs immenses... Une seconde, il y

eut un silence. Verlaine, à présent, avait l'air gêné. Peut-être regrettait-il déjà ses doléances. Généralement, c'était un homme d'une véritable gaieté.

Nous lui avions apporté des bonbons, qu'il accepta, l'air amusé, et avec des mots d'enfant. Sa bonne humeur, maintenant, était revenue. Une ou deux phrases bizarres et sibyllines, émises par ses lèvres brûlées d'absinthe, suffirent pour remettre quelque chose de grand sur le malade saturnien. Puis, il redevint le vieux gamin de tous les jours.

Sa conversation était vive et décousue. Il parlait des uns et des autres sans méchanceté, certes, mais non sans malice. Un mot lui échappa sur



PAUL VERLAINE
dessin de Ladislas LIEVY
Bibl. Nat. Est.

CHEZ LES BACILLAIREES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCQ

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



Le Professeur SURMONT

de la Faculté de Médecine de Lille

Stéphane Mallarmé, qui était alors son rival de gloire. Puis, Moréas attrapa un coup de griffe... En général, Verlaine détestait les esthètes et, bien qu'il en eût aussi tracé un, il tenait pour faux et absurde toute espèce d'*art poétique...* Il avait horreur des hommes à principes, de tous ceux qui formulèrent des codes et qui cataloguent des règles. D'ailleurs, il n'était jamais mieux lui-même que lorsqu'il se laissait aller à son bavardage naïf. Sous une figure plaisante et ingénue, c'était bien là le rêveur sans égal qui, en un temps de souverain machinisme, avait su retrouver la sincère simplicité. En somme, sitôt qu'on s'était fait à ses façons vaguement hirsutes de vagabond, à ses attitudes affectées et intermittentes de prophète de Bohème, on entraînait tout à coup en communication avec l'être le plus fin et le plus délicat qu'il fut possible de connaître. Quant à ses gracieuses et piquantes boutades, elles semblaient alors d'un esprit presque angélique.

Les choses les plus simples sont parfois des signes étranges. C'est ainsi qu'un propos que nous tînt Paul Verlaine et qui, sur le moment, nous parut sans portée m'a, depuis, hanté longtemps. Nous lui parlions de sa prochaine publication. Ce devait être des poèmes d'amour, des poèmes sur une femme, une pierreuse de garnis et de cabarets borgnes qu'on voyait rôder avec lui par les brasseries et qui s'appelait Philomène. Cette fille, créature vieillissante et môme, on savait qu'elle lui faisait la plus dure existence : elle le relançait dès qu'il gagnait, par hasard, un peu d'argent ; elle venait jusqu'à l'hôpital pour lui soutirer ses sous. Verlaine, tout de même, lui gardait sa ten-

dresse. Les malheureux s'attachent à n'importe quoi. « J'ai la fureur d'aimer », a-t-il écrit lui-même. L'amour, d'ailleurs, se moque des apparences : il a sa source en des fonds invisibles.

— Voyez-vous, nous dit-il, je voudrais faire ce livre. J'ai, à cet effet, déjà des poèmes. Mais le titre que je lui donnerai, j'ignore encore ce qu'il sera...

Toutefois, il s'en présentait deux à son esprit. L'un était : *Le Livre d'Esther* ; l'autre : *Le Livre Posthume*. Et ce dernier titre, il le préférait. Il y flairait quelque chose de macabre et de sournoisement rieur. Les sourcils hauts et les yeux sardoniques, il revenait tout le temps sur ce titre étrange, comme amusé, aurait-on cru, de notre étonnement inquiet... C'était, à peu près, une année avant sa mort, quatorze ou quinze mois avant l'heure du dernier jour... Et toute l'année, insouciant et narquois, quand on lui demandait ce que serait son prochain livre, il annonçait ainsi *Le Livre Posthume*... Or, il arriva ce qu'il arriva !...

Est-ce donc qu'en secret quelque voix l'avait prévenu ?... Ou bien le démon à l'aile ténèbreuse se plaisait-il, en guise de dérision, à lui faire ainsi prédire par lui-même une fin à laquelle il ne croyait guère et dont, sans doute, s'il l'eût conçue, il eût été effrayé ? Sommes-nous des jouets entre les mains du sort ? Se rient-elles de nous, ces puissances obscures, dont nous cher-

chons à entraver l'élan et qui, sans qu'on y ait rien vu, nous ont déjà fait maint avertissement ! Des signes subtils flottent dans les moindres choses et nous marchons comme des aveugles sans rien saisir du mystère qui nous baigne.

Saint-GEORGES DE BOUILLÉE



VERLAINE EN TENUE D'HÔPITAL
Croquis fait par CAZALS en 1890
(Les Annales)



CROQUIS DE VERLAINE PAR LUI-MÊME
Le poète visité par le Dr CHAUFFARD
(Les Annales)

CARNINE
LEFRANCQ
ALIMENT LIQUIDE
LE PLUS RICHE
ET LE MIEUX TOLÉRÉ

LOUIS XI

Je ne veux pas réhabiliter Louis XI. Je sais trop bien, sans même l'avoir mesurée, que la tâche serait énorme; mais d'après ce que j'ai découvert, sans beaucoup chercher, de gros mensonges courant sur son compte, de crimes supposés, etc., etc., il me semble aussi qu'il ne serait peut-être pas impossible de la mener à bonne fin. Ce n'est certainement pas un roi d'une irréprochable moralité, mais, très sûrement aussi, c'est un roi calomnié.

Son règne commence par une accusation absurde. Charles VII meurt d'une horrible maladie de mâchoires: « maladie qui luy fust incurable », comme dit Jehan de Troyes dans la *Chronique scandaleuse*; ou plutôt, mis hors d'état de manger par ce mal même, il meurt de faim. Que disent aussitôt les ennemis du dauphin? que le pauvre roi, craignant d'être empoisonné par son fils, — remarquez que celui-ci était alors à la cour du duc de Bourgogne — aime mieux se laisser mourir d'épuisement que de chercher des forces dans une nourriture où la main paricide aurait pu cacher la mort. Au lieu de dire que le vieux roi « ne pouvait plus », ils ont dit « ne voulait plus » manger. Tout le crime supposé est dans ce jeu de mots.

Louis XI fut mauvais fils, c'est vrai, mais non jusqu'au crime; il fut mauvais père aussi, je le veux bien encore, mais non pas autant qu'on voudrait le faire croire.

On nous dit qu'il fit enfermer son fils à Amboise, sans un maître qui pût lui apprendre à lire; or, il existe un livre, le *Rosier des Guerres*, ouvrage moitié moral, moitié politique, qu'il composa lui-même, ou fit du moins composer sous ses yeux, pour l'instruction de ce fils. Comment croire, après cela, qu'il ne voulut pas que le dauphin sût lire?

L'ayant calomnié comme père, on ne devait pas l'épargner comme mari; aussi n'a-t-on pas manqué de répéter qu'il fit fort mauvais ménage avec Charlotte de Savoie, sa seconde

femme. Du Haillan va même jusqu'à dire que le peu d'intelligence des deux époux rendant impossible la légitimité du dauphin Charles, il avait dû naître d'une autre femme que la reine, et n'était ainsi qu'un dauphin supposé.

Du premier mariage de Louis XI avec Marguerite d'Écosse, on n'a rien dit. N'était même l'anecdote du baiser qu'elle déposa sur la bouche du vieil Alain Chartier, et qu'on a singulièrement faussée en la jugeant d'après nos usages, on ne parlerait pas de cette aimable Marguerite, qui mourut avant d'être reine.

On répète partout que Louis XI avait des raffinements de cruauté inouïs. Il avait inventé tout exprès, nous dit-on, des cages de fer où il enfermait ses prisonniers; mais ce n'est rien encore: dans un jour d'exécution, il fit placer des enfants sous l'échafaud tout ruisselant du sang de leur père! Contes encore, contes horribles.

Louis XI n'inventa pas les cages-prisons; c'était un genre d'incarcération depuis très longtemps en usage en Italie et en Espagne.

Le supplice de Nemours n'eut pas lieu comme on l'a décrit partout; les détails effrayants dont on s'est plus à l'entourer, ces enfants à genoux sous l'échafaud, cette rosée affreuse, comme dit Casimir Delavigne, qui tombe goutte à goutte sur leur tête, sont un appareil mélodramatique de mise tout

au plus, maintenant dans les *Crimes célèbres*. « Les contemporains, dit Michelet, n'en parlent point, même les plus hostiles. » L'avocat Masselin qui, un peu après la mort de Louis XI, à la fin de 1483, présenta requête aux Etats pour ces pauvres enfants du duc de Nemours, dépouillés de tous leurs biens, et qui, dans cette cause, devait par conséquent exagérer la vérité de leur malheur pour en accroître l'intérêt, ne dit pas un mot de cette barbarie perfectionnée. Donc, encore une fois, dans tout cela, rien de vrai.

Le reste de ce que l'on raconte sur Louis XI ne l'est pas, je suis sûr, davantage. L'âge de Tristan l'Ermité, selon Michelet, rend



LOUIS XI
(Bibl. Nat. Estampes)

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE
La CARNINE LEFRANCQ
SONT SUPERIEURS A CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES



invraisemblable tout ce que l'on nous a répété partout de ses prouesses de bourreau. Il était trop vieux pour être aussi alerte à la pendaison, et trop gai compagnon pour l'aimer tant. Un bourreau qui fut clément pour Villon, dont nous avons les remerciements, devait l'être pour bien d'autres beaucoup moins pendables.

La faveur de Coictier, le médecin, fut grande, mais pas autant qu'on s'est plu à le dire. Louis XI, loin d'être homme à se mettre sans cesse pieds et poings liés à sa merci, « estoit, selon Commines, enclin à ne vouloir bien souvent croire le conseil des médecins ». Si Coictier devint riche, c'est qu'il gagnait sans doute sur l'*or potable* et autres drogues coûteuses dont il avait vanté au roi la vertu efficace.

... J'ai nié les cruautés de Louis XI; maintenant, que dirai-je de ses bonnes actions? On lui en suppose beaucoup moins, je l'avoue; je n'en trouve même qu'une seule qui lui soit prêtée, et encore celle-là faut-il que je la discute. Je le ferai de bonne grâce: on verra du moins par là que je n'essayais pas ici une réhabilitation quand même. Cette bonne œuvre de Louis XI est racontée par Du Verdier et reproduite par l'abbé Tuet dans ses *Mati-*

nées sénonoises. Louis XI était arrivé un peu avant l'heure des vêpres à Notre-Dame de Cléry; la première personne qu'il y trouva était un solliciteur qui le guettait au passage pour lui demander un bénéfice de collation royale. Le roi écouta la supplique et ne dit mot. Un pauvre prêtre dormait dans un coin du choeur; il l'avisa, s'en vint à lui, le fit éveiller et commanda qu'on lui expédiait sans délai les lettres de ce bénéfice, disant, écrit Du Verdier, « qu'il voulait en cet endroit faire trouver véritable le proverbe qui dit qu'à *aucuns les biens viennent en dormant* ». Or, pareille anecdote est mise sur le compte de Henri III; Tallemant nomme même le bienheureux à qui le sommeil fut si profitable. Pour qui faut-il opter en ce cas? pour Louis XI, ou pour Henri III? Je pencherais volontiers pour le dernier, par la raison qu'il était contemporain de Du Verdier, et que celui-ci, ayant à conter l'aventure, crut sans doute lui donner plus de crédit en l'attribuant à un roi plus ancien, et plus de popularité surtout, en lui donnant pour héros, au lieu de l'impopulaire Henri III, le populaire Louis XI.

ÉDOUARD FOURNIER



PORTRAIT DE Mlle YVETTE RIGAUD-DELAGE
par H.-D. ETCHEVERRY. — École française - Salon de 1932

LE PROFESSEUR SURMONT

de la Faculté de Médecine de Lille

SURMONT, Hippolyte, Octave, est né à Tournai, en Belgique, le 2 décembre 1862.

Après des études secondaires commencées au Collège de Saint-Pol-sur-Ternoise et terminées à Douai, il fut élève de la Faculté de médecine de Lille, successivement externe et interne des Hôpitaux — le 1^{er} au concours de 1884. — Sa thèse passée, en 1888, il fut chef de clinique des professeurs de Lapersonne et Lemoline.

Il compléta alors ses études à Paris dans les services et laboratoires des professeurs Hayem, Hanot et Gilbert, et obtint l'agrégation de pathologie interne en 1892. En 1896, il était nommé professeur d'Hygiène. En 1900, il prenait la chaire de Pathologie interne et expérimentale, et, en 1920, celle de Clinique des maladies de l'appareil digestif.

Fondateur et organisateur du Laboratoire de pathologie expérimentale et de la Clinique des maladies de l'appareil digestif, le professeur Surmont a doté la Faculté de Lille de deux organismes nouveaux, parfaitement outillés, qui sont en plein rendement.

Avec ses collaborateurs, il a publié plus de deux cents notes et mémoires dans l'*Écho Médical du Nord*, à Lille, et dans les journaux de médecine parisiens, en particulier dans *Paris-Médical*, dans la *Presse Médicale*, et dans les *Archives des maladies de l'appareil digestif*. Nombreuses ont été ses communications à la Société de biologie, à la Société de gastro-entérologie et à l'Académie de médecine.

Citons, parmi les travaux de clinique pure : l'*Hyperchlorhydrie à forme diarrhéique*, la *Lithiasis biliaire à forme statorrhéique*, le *Syndrome mécanique de l'hypotension portale*; en Séméiologie : la *Variation de l'espace de Traube dans les affections du foie*, de la *rate* et de *l'estomac*, le *Contrôle radiographique de la pulsation épigastrique*, la *Stéroradiographie horizontale de l'appareil digestif*; en Thérapeutique : des *Études sur le benzoprophylax*, la *dyspepsie*, le *régime plurifruitier intégral*, la *génésépine*, la *génatropine*, les *myoxogènes gastriques*, la *lichénose*, les *auto-*

vaccins per os dans les cholécystites et les colites graves, etc., etc.

Le professeur Surmont est depuis de longues années spécialisé dans l'étude des maladies de l'appareil digestif et de la nutrition. Il a créé, à l'Hôpital Saint-Sauveur de Lille, un service spécialisé qui, avec le Laboratoire qui fonctionne à la Faculté, forme un ensemble pourvu de tous les moyens d'études nécessaires aux recherches scientifiques et au traitement des malades par l'établissement préalable d'un diagnostic précis. Tant dans son enseignement didactique de pathologie interne et expérimentale que dans son enseignement clinique, il appelle régulièrement l'attention des élèves sur les applications des progrès des sciences physiques, chimiques et biologiques à la science et à l'art médical et sur les modifications qui en résultent dans le traitement et la conception des maladies.

Le professeur Surmont a toujours été mêlé à la vie professionnelle, comme le prouvent ses titres d'ancien président du Syndicat de Lille, de président honoraire de l'Association des anciens Internes des Hôpitaux de Lille, de président de l'Association des médecins du Nord et des anciens élèves de la Faculté de Lille.

Il est directeur de l'*Écho Médical du Nord*, membre du Comité des *Archives des maladies de l'appareil digestif*, de la *Revue médico-chirurgicale des maladies du foie et de la nutrition*. Il a été le premier président des Journées médicales franco-belges, en 1927-1928, à Lille.

Ancien président de la Société de Médecine du Nord et de la Société des Sciences de Lille, membre de la Réunion biologique de Lille, membre correspondant de la Société de gastro-entérologie de Paris, de la Société belge de gastro-entérologie, membre correspondant de l'Académie de Médecine, le professeur Surmont est officier de la Légion d'Honneur, chevalier de l'Ordre de Léopold, médaille d'or de la Mutualité.

PORTAIT-CHARGE. — Le professeur Surmont examine un estomac avec l'appareil "stéro-radioscopique".



Studio G.-L. Mansel Frères

ÉPITAPHE

*Le meilleur de ma vie est, hélas ! en arrière,
Et j'ai peur en marchant des jours de l'avenir,
Bien que tu restes là, blanche, en mon souvenir,
Comme un beau clair de lune à travers la clairière.*

*Où sont-ils, les orgueils qu'espérait ma carrière ?
Comme sœur Anne, hélas ! je ne vous rien venir,
Je n'ai rien fait, ni dit, qu'on puisse retenir,
Et je vivrai sans fruit ma vie aventurière.*

*Mais je t'aime, et c'est là, vois-tu, ce qui m'absout,
Ta grâce et ta beauté m'auront remplacé tout,
Et chacun comprendra, te voyant si charmante.*

*Aussi, ne m'en veux pas d'être peu renommé,
Si tu lis sur ma tombe où ton cœur se lamente :
« C'est qui ne fit rien, pour avoir trop aimé. »*

LA ZOMOTHÉRAPIE CHEZ LES ANCIENS

L'historien Tacite rapporte que les Germains puisaient dans la viande crue la vigueur, l'énergie et le courage. La tradition s'est perpétuée jusqu'à la période contemporaine, où Richet démontre que ces propriétés énergétiques sont dues surtout au suc ou plasma musculaire, dont les vertus ont été popularisées et rendues pratiques par la *Carnine Lefrancq*.

Aujourd'hui, au lieu de suralimenter des tuberculeux anorexiques par la méthode de Fuster, c'est à dire par de répugnantes et indigestes quantités de viande crue, on leur donne simplement une ou deux cuillerées de *Carnine Lefrancq*. On leur fournit ainsi des anti-corps immunisants contre les toxines et des protéases et nucléases précurseuses pour organiser les réactions de défenses. A toutes les périodes et dans toutes les variétés des maladies de poitrine, la *Carnine Lefrancq* possède une action tonique et anticachectisante, qui favorise les cicatrisations de la *natura medicatrix*.

PARIS - SALON DE 1932



LE PRÉSIDENT PAUL DOUMER
par Marcel BASCHET, Membre de l'Institut — École française

CARNINE **PIUSSANT RÉGÉNÉRATEUR**
LEFRANCQ **DU SANG ET DE L'ORGANISME**